

Au fil des histoires I

— CONTES & NOUVELLES —



Cette époque est truffée de secrets, d'énigmes et d'histoires. Ode à ces auteurs qui les déploient en récits ! De la misère d'une servante au mystère d'un album de rock, nos rêves sont parfois si fragiles, qu'ils ne tiennent qu'à un fil. Ode à ces tisseurs de mots qui s'en servent pour l'ourdir en trames ! Du destin d'un albinos au refuge d'un Syrien dans une agence de voyage, la liberté de vivre reste immanquablement notre unique salut. Ode à ceux qui sont versés en littérature pour briser les chaînes ! Et si l'écriture était une façon d'endimancher les sentiments qui nous habitent ? De tracer la trajectoire de la lumière qui nous traverse intérieurement ? Ode à ceux qui se livrent à cet exercice pour dessiner une parenthèse sur cette époque truffée de secrets, d'énigmes et d'histoires...

Na Hassi

sommaire

172	Cachés	Yovan Latour
186	Melereste	Churchill Rops
196	Izika, la trajectoire de la lumière	Izika
202	La Femme de ménage	Aneeza Soobadar
212	Le Syrien	Adeet Thannoo



CACHÉS

..... Yovan Latour



[Chapitre 1 - Janis]

Elle l'avait acheté dès ses premiers jours en France. Elle séjournait chez sa famille à Quetigny. Elle était venue pour faire ses études, un DEUG en sciences qui allait la mener vers une maîtrise en informatique, domaine qui disait-on, à l'époque, allait révolutionner le monde. Elle l'avait reçu ensemble avec trois autres albums que son grand cousin avait commandés pour elle, car elle n'avait pas encore sa carte bleue. Elle ouvrait le colis et découvrait les quatre CD qui allaient, avec d'autres qu'elle avait ramenés dans sa valise, l'aider à meubler son temps pour ne pas trop sombrer dans le mal du pays. Janis venait de loin. Elle avait laissé parents et amis à l'île Maurice pour un meilleur avenir. Après un peu moins de dix mille kilomètres et environ onze heures de vol dans un Boeing 747 - 400, avec une escale à Djibouti, elle avait atterri à Paris. Elle avait alors pris un train pour Dijon, où son parrain, sa tante, son cousin et ses cousines l'attendaient. Il faisait froid et gris, mais l'accueil chaleureux qu'elle reçut la réconforta. Elle avait tout le confort nécessaire pour débiter et poursuivre sereinement ses cours à l'université de Dijon. Deux albums de Guns N' Roses (Use Your Illusions 1 et 2), un de U2 (Achtung Baby) et un de Nirvana (Nevermind). Oui, Janis était fan de rock. Son prénom n'était pas le fruit du hasard. Ses parents étaient tous deux artistes. Sa mère était chanteuse et son père guitariste. Ils s'étaient rencontrés lors d'un festival de musique à Woodstock. Janis avait donc grandi dans un univers sonore mêlant des voix venues d'ailleurs et des riffs de guitares électriques. Elle contemplant les belles pochettes des albums, et même si elle connaissait déjà quelques chansons de ces disques, elle était très excitée à l'idée de les réécouter et de découvrir les autres titres avec son nouveau discman Sony qu'elle avait acheté dans la boutique hors taxes de l'aéroport de Maurice. Janis était une fille atypique. Elle s'habillait presque toujours en noir et avait des cheveux bleus. Au collège, elle traînait toujours avec sa meilleure amie Mona et beaucoup de garçons. Ils étaient dans toutes les fêtes d'ados et quand ils n'étaient pas invités, ils y allaient quand même au risque de se faire éjecter. C'était très rare. Janis avait passé son bac scientifique avec tout juste la moyenne et avait commencé à travailler dans une compagnie d'assurances en attendant les réponses des universités où elle avait demandé son admission.

Au fond d'elle, elle savait qu'elle n'était pas prête pour affronter ce nouveau monde, mais son ego avait pris le dessus. Beaucoup de ses amis partaient à l'étranger pour étudier et elle voulait suivre le 'flow'. Elle savait que ça allait être très dur, mais elle avait pris sa décision. Il fallait partir ! C'est l'album de Nirvana, Nevermind, qui attira plus son attention. C'était peut-être la photo du bébé nu sous l'eau, dans la piscine, qui l'intriguait. Elle se demandait sans doute comment cet enfant pouvait être si à l'aise sous l'eau et aussi comment ses parents avaient permis cette publication. Janis était plutôt pudique.

[Chapitre 2 - Échec]

Les cours à l'université étaient vraiment compliqués. À Maurice, Janis avait fait ses études secondaires dans un établissement anglais et malgré les quelques cours de mathématiques en français avant son départ, elle avait du mal à suivre. Pour les travaux dirigés de physique et de chimie, elle avait rarement plus de dix sur vingt. Aussi, elle commença à se décourager. Elle avait certes quelques amis de classe, mais parfois, elle se sentait étrangement seule. Un jour sur le chemin du retour, quelqu'un lança en sa direction le mot 'Bougnoule'.

Elle ne connaissait pas ce terme. Une fois rentrée, elle demanda à son cousin le sens de ce mot.

- C'est une insulte envers les Arabes et les Maghrébins ! Pourquoi tu me poses cette question ?
- J'ai entendu ce mot en rentrant dans la cour de l'immeuble. Il me semble qu'il m'était adressé. Peut-être que je me trompe.
- Tu sais Janis, il faudra t'y faire. Tu es une fille des îles et beaucoup ici ne savent pas d'où tu viens. Ils pensent que tu viens de l'Afrique du Nord ou d'un pays arabe.
- Même si c'était le cas, ce n'est pas juste. C'est ce que l'on appelle le racisme non ?
- Oui, tu as raison. Mais la peur de l'étranger et son rejet ne sont pas nouveaux. De plus, ce sentiment de haine croît de jour en jour.
- Mince alors ! Ça ne va certainement pas arranger ma situation.
- Pourquoi ?
- Je n'arrive pas à m'y faire ici. Je pense trop à mon pays et les cours sont difficiles. Je n'arrive pas à m'adapter.
- J'avais remarqué ta tristesse, mais j'ai préféré ne pas t'en parler. Tu as discuté de ça avec ton parrain ?
- Non, je n'ai pas envie de l'embêter avec mes problèmes. Après, je ne vois pas comment il pourrait me remonter le moral. J'ai peur de le décevoir, tout comme ma famille à l'île Maurice.
- Tu sais Janis, si tu décidais de tout arrêter et de partir, tu ne serais ni la première ni la dernière à essayer un échec !
- Oui. Ce sera certes une leçon de vie positive, mais ça restera quand même un mauvais souvenir pour moi !

Janis fit encore trois mois à l'université puis elle décida de rentrer. Avant son retour définitif, elle profita quand même un peu du pays. Elle avait de la famille et des amis dans le sud. Elle découvrit le charme de la petite commune urbaine d'Uzès et de ses habitants. Elle visita les plus grandes villes de Nice, de Nîmes, de Cannes et la Principauté de Monaco. Elle s'initia aux plaisirs de la glisse à la station de ski Isola 2000 dans les Alpes du sud et rencontra dauphins et orques au parc de Marineland à Antibes.

[Chapitre 3 - David]

Son retour à Maurice fut certes joyeux, mais il fallut quand même un peu de temps à Janis pour se remettre de son expérience d'étudiante en France. Passé trois années à faire plusieurs petits boulots, Janis avait finalement trouvé un emploi fixe dans une banque. Elle y avait rencontré David, un fou de mots-fléchés et d'Eric Clapton. Il jouait de la guitare électrique. À la mort de son père, il avait hérité de sa Fender Stratocaster 'Ultra Violet'. David considérait cet instrument comme une partie de lui. Il pouvait passer de longues minutes à la bichonner. Elle était toujours reluisante. Il avait un bon niveau de jeu, mais j'avoue que mon père était meilleur. Il jouait un peu de tout : du blues, du rock, de la pop. David était plus jeune que moi de cinq ans et il avait un grand frère, Paolo. Je me suis toujours considérée comme une grande fan de Nirvana, mais après avoir rencontré Paolo, je me suis ravisée. Ça frôlait carrément l'obsession chez lui ! En plus d'avoir assisté à nombre de leurs concerts, il avait une collection d'objets de toutes sortes à l'effigie du groupe. Son Graal restait sans conteste une photo de lui avec Kurt Cobain, prise lors du concert 'Nirvana MTV Unplugged in New York'. Cette photo, joliment encadrée, était installée en tête de lit comme un talisman, une sorte d'icône. Un jour, Paolo me surprit dans le couloir en train d'épier sa chambre. J'attendais David qui était allé récupérer notre déjeuner au supermarché du coin.

- Tu vois cette photo, me dit-il, Kurt est comme un dieu pour moi, pour nous. Notre famille lui doit tout. Sans lui, nous ne serions pas dans cette belle maison. Nous n'aurions pas eu la belle vie confortable que nous menons depuis quelques années et que nous continuerons à vivre encore longtemps.

J'allais lui demander plus d'explications quand David arriva en trombe et nous interrompit.

- Allez Janis ! On déjeune, on écoute un peu de musique puis tu chanteras. Ce jour-là, David m'invita en effet à l'accompagner au chant sur 'Wonderful Tonight', une chanson de son gourou ! J'avais quelque peu honte au début, mais graduellement, je me sentis en confiance et je décidai de me lancer.

- Tu m'étonnes Janis ! Quelle magnifique voix ! Tu as l'habitude de chanter ?

- Non. Pas vraiment. Je chante sous la douche comme tout le monde, mais jamais sérieusement.

- On pourrait faire des reprises de nos groupes préférés pour commencer. Qu'en penses-tu ?

J'avais accepté. David m'avait demandé de choisir trois morceaux. Don't Cry de Guns N' Roses, One de U2 et Polly de Nirvana étaient mes choix. Je décidai de commencer par la chanson de Nirvana.

J'allais souvent chez David. Il venait parfois à la maison. Alors, nous passions le plus de notre temps à écouter de la musique ou à regarder des films d'espionnage et surtout des thrillers. Nous étions fans de ces films qui vous tiennent en haleine avec toutes sortes de rebondissements et des fins improbables.

- À chaque fois que je franchis la porte d'entrée, mes yeux sont attirés par ce livre énorme sur l'étagère du salon. Le livre avec le drapeau américain et qui porte le titre 'Life', dit David.
- C'est l'album photos de mes parents.
- Leur album de mariage ?
- Non. C'est l'album de leurs souvenirs aux États-Unis de 1968 à 1970. Trois ans de vie 'intense', comme ils le disent à chaque fois qu'ils ouvrent ce livre ! Ils sont retournés à Maurice en 1971, année de ma naissance.

Je montrai à David photos, articles de presse, tickets de concerts et autres documents que mes parents avaient archivés et qu'ils conservaient précieusement.

- Continue à explorer ce magnifique album pendant que je prépare nos sandwiches. Tu verras, la partie 'Woodstock' est remplie de légendes du rock et d'une grosse surprise !

Je me dirigeai vers la cuisine quand j'entendis sonner à la porte. C'était ma mère.

- Salut les jeunes ! Ça va ?
- Tu manges avec nous ? lui demandé-je.
- Oui, avec plaisir. Je viens te donner un coup de main.
- Madame, votre album est magnifique, dit David.
- Merci David. C'est vrai qu'il est très beau. Et il a surtout une très forte valeur sentimentale.

[Chapitre 4 - Polly]

L'album Nevermind était un vrai chef d'œuvre. À chaque fois que je l'écoutais, je l'appréciais davantage. Dès que j'avais un temps libre, je repassais en boucle la chanson 'Polly'. Ce morceau me prenait aux tripes. C'est sans doute l'histoire dramatique de cette chanson qui faisait dresser mes poils. On a l'habitude de fredonner les chansons qu'on aime sans vraiment connaître les paroles. Dorénavant, je vous conseille de vous intéresser aux paroles pour mieux comprendre le sens des chansons et tenter de percer l'univers des artistes. Après plus de deux heures de répétition, je sentis la fatigue. Je m'assoupis et finalement sombrai dans un sommeil profond. Je la vis. Polly courait dans les bois. Elle semblait libre et heureuse. Elle avait pu échapper aux mains de son agresseur. Elle arriva au bord d'une falaise. C'était la pleine mer. Les vagues s'écrasaient si fort contre les rochers que par moments, je ne voyais plus l'horizon. Pourquoi Polly était venue là ? Pour s'imprégner de la beauté de la nature et recommencer à vivre 'normalement' ou pour rejoindre le monde des ténèbres ? Je ne le saurai sans doute jamais. Mon rêve cessa net ! Une musique psychédélique, un mélange de guitare saturée, de batterie et d'une voix sauvage, me fit sauter de mon lit. Mais d'où venait cette musique. Mes parents m'avaient-ils fait une blague pour me réveiller ? Je me levai et me dirigeai vers mon lecteur CD. Sur le meuble, le disque Nevermind. Qui l'avait remplacé ? Sur l'écran, je voyais la piste numéro 12.

Bizarrement, la durée écoulée affichée pour cette piste était plus de 15 minutes. Je pressai sur le bouton 'Stop' puis sur 'Open'. Quand le compartiment s'ouvrit, ce fut une surprise totale ! C'était bien l'album Nevermind. Le dernier titre, la piste 12, c'était 'Something in the Way' que j'adorais également. Je décidai de la remettre presque à la fin pour comprendre. À la fin de la chanson, le CD continua de tourner. Un long silence de dix minutes, puis d'un coup le début de cette musique qui m'avait extirpé de mon rêve et m'avait ramené à la réalité, au monde des vivants. J'écoutai cette nouvelle chanson, la treizième de l'album. Le chiffre 13, tout un symbole ! J'appelai David au téléphone.

- Salut David. J'ai un scoop à t'annoncer.
- Ah oui ! Tu t'es rasé la tête ?
- Pas du tout ! Jamais de la vie ! J'aime trop mes longs cheveux. J'ai découvert une chanson cachée sur l'album de Nevermind ! Tu le savais ?
- Non. Je sais que des 'hidden tracks' existent sur certains albums, mais je n'en ai jamais entendu. Elle est comment ?
- Spéciale ! Passe l'écouter cet après-midi.

Le lendemain, j'appelai mon cousin en France pour qu'il fasse des recherches sur ce morceau inattendu et mystérieux de presque sept minutes auprès de la FNAC, un magasin de vente de disques. Il me rappela une semaine plus tard. La chanson s'appelait 'Endless, Nameless', un morceau qui exprime un mal-être, représentant des névroses, des errances, des baisses de tension et des dépressions, tout cela aussi représenté par la musique elle-même. C'était peut-être un appel au secours du chanteur du groupe, Kurt Cobain !

[Chapitre 5 -angoisses et excitations]

Je me souvins de la première fois où j'étais en présence de l'album Nevermind. Je me souvins de ce sentiment d'attirance. J'étais parmi les personnes qui possédaient ce disque spécial, une parmi les 20 000 premières copies tirées à son lancement en 1991. Cachait-il d'autres secrets ? Une autre piste ? Un message codé ? Une surprise comme dans les tablettes de chocolat Willy Wonka ou encore dans les sachets de M&M's ? Il n'y avait pas d'autres morceaux cachés. Après 'Endless, Nameless', le disque s'arrêtait toujours et s'initialisait. Je décidai d'explorer la pochette. J'enlevai le livret qui contenait plein d'images du groupe et les paroles des chansons. Nous voilà partis pour une longue séance d'investigation. Pourquoi j'entretenais cet espoir que je pouvais découvrir 'quelque chose' dans cette pochette de disque, certes rare mais pas unique non plus. Ce n'était ni La Joconde de Léonard de Vinci ni La Nuit Étoilée de Vincent Van Gogh. Si vous possédez un tableau de ce genre et que vous le vendez, vous devenez du jour au lendemain multimillionnaire. Fini les soucis financiers. Fini la misère matérielle. Fini les sacrifices... J'écoutai chanson après chanson en épluchant chaque mot des centaines de paroles. Rien. Je refis cette activité trois ou quatre fois. Toujours rien. Je finis par me lasser et j'abandonnai.

Trois jours après, je me rendis chez David pour pratiquer un peu nos chansons. Nous avons bien progressé, chacun de notre côté.

- Alors ! Toujours tourmentée par ce CD de Nirvana ?
- Oui. Un peu. Oublions ce disque. Mettons-nous au travail.
- Tu as épluché le livret ?
- Oui. Plusieurs fois. J'ai écouté chaque chanson en suivant chaque parole. Je n'ai rien trouvé.
- Passe-moi le disque. Tu l'as toujours dans ton sac ?

Je le sortis de mon sac et le remis à David. Il ouvrit le CD et retira le disque.

- Tu as pensé à démonter le dos de la pochette ?
- Je ne sais pas faire ça !

David prit son temps et avec beaucoup de précaution, il finit par enlever la partie qui retenait le CD. Et là, je le vis. On le vit. Un bout de papier plié et collé au papier glacé... David le détacha soigneusement avec minutie, le prit et le déplia.

- C'est un billet d'un dollar, dit-il !
- Pour rappeler celui qui est dans l'eau, accroché à l'hameçon... David, j'ai peur ! Mon cœur battait à cent à l'heure. Je transpirais. Ma bouche était sèche. J'avais du mal à m'exprimer. Je n'étais pas lucide. J'étais comme dans un état second. Tétanisée...
- Je ne suis peut-être pas aussi chamboulé que toi, mais je suis aussi secoué ! Essayons de réfléchir calmement.
- Porte-moi un verre d'eau s'il te plaît. Fais vite. Non ! Une bouteille plutôt !

Après quelques bonnes gorgées d'eau glacée, je repris mes esprits.

- Tu réalises ce qu'on vit là, David ? La chanson cachée, maintenant un billet caché. Puis quoi encore ?

Je pris le billet d'une main tremblante et je l'examinai. Je ne pense pas qu'il était faux. Que faisait-il là ? Mon cousin n'avait jamais mentionné de billets cachés. S'ils le savaient à la FNAC, ils lui auraient dit.

Federal Reserve Note - The United States Of America - One Dollar - K 54674142 D écrit en vert avec le portrait de George Washington, premier président des États-Unis. Un authentique « billet vert » ! Je le retournai et là, encore un choc...

Juste entre le fameux 'In God We Trust' et 'ONE', écrit en tout petit, une série de chiffres qui ressemblait à un numéro de téléphone, un numéro américain. J'avais déjà vu ce genre de nombre à dix chiffres dans l'album 'Life' de mes parents, mais aussi à la banque dans le département de monnaies étrangères où je travaillais. J'appelais régulièrement des banques américaines et ces numéros à dix chiffres m'étaient familiers. Si ça se trouve, j'avais tout faux...

- Regarde David ! Je vais devenir folle ! 206 441 8441.
- Que fait-on ? Allons voir ton père.
- Non. Si c'est un numéro de téléphone comme je le pense, essayons d'appeler. Je tremble David.
- Moi de même. Tu es vraiment sûre de toi ? Tu ne veux pas en parler à ton père avant ?
- Non. Même si j'ai peur, je veux essayer avec le téléphone. Je raconterai tout à mes parents après. Tu es ok pour essayer ? On peut utiliser le téléphone de ta maison ?
- Oui, certainement. Allons-y.

Nous marchâmes le long d'un couloir et entrâmes dans la petite pièce où trônait l'appareil.

- Vas-y ! Compose le numéro, me dit David.

Je pris mon courage à deux mains et fis le 206 441 8441. Première sonnerie, deuxième sonnerie, troisième sonnerie... J'allais raccrocher, quand...

- Hi. Sub Pop Records from Seattle. Can I help you ?

Je raccrochai sur-le-champ ! Je ne pouvais plus parler.

- C'était qui ? demanda David.

Il y eut un assez long silence avant que je ne réponde.

- J'ai compris quelque chose comme Sun Pop Records ou peut-être Sub Pop Records. Ce dont je suis certaine, c'est qu'il a dit 'Seattle'. Et Seattle, c'est bien aux États-Unis. Et Seattle, c'est bien la ville de Nirvana, non ?

Nous eûmes un autre choc quand nous vîmes le nom de 'Sub Pop Records' sur la pochette de Nevermind. C'était un label indépendant américain de rock avec qui Nirvana avait signé.

- Ça devient vraiment trop énorme là Janis. Il faut absolument que tu racontes tout à tes parents et aujourd'hui même.

[Chapitre 6 - Mona]

Je quittai tout de suite David et rentrai chez moi haletante et à la fois toute excitée de mes découvertes. J'ouvris la porte du salon. Mes parents étaient confortablement assis dans le sofa. Ils regardaient leur série préférée, 'Chapeau melon et bottes de cuir', une série policière britannique très appréciée par un large public, mais assez kitsch à mon goût. Je voyais bien qu'ils étaient tous deux absorbés par leur film. Aussi, je ne voulus pas les déranger avec mes histoires même si celles-ci étaient extraordinaires. Je montai dans ma chambre. Je décidai d'appeler Mona.

- Salut Mona. Ça va ?
- Oui. Très bien, merci. Contente de t'entendre. Et toi, tu vas bien ?
- Ça peut aller.
- Tu as une petite voix. Tu es sûre que tout va bien ? Tu parais anxieuse !
- Tu as raison Mona. Je suis quelque peu tourmentée en ce moment, car il m'arrive quelque chose d'incroyable.
- Vas-y, explique.

Je racontai donc toute mon histoire à ma meilleure amie. Mona était du genre très cartésien. Elle analysait toujours les situations avec méthode. Elle avait fait un Bac S, comme moi, et avait obtenu une bourse. Elle voulait devenir 'profilier'. D'ailleurs, elle faisait son stage de sa dernière année d'études de criminologie à la police scientifique. C'est pour cette raison qu'on ne se voyait pas trop ces derniers temps.

- Tu sais Janis, je pense pouvoir t'aider. J'ai plein de contacts et notamment une amie étudiante que j'ai rencontrée à l'université et qui travaille justement à Seattle. Elle pourrait se renseigner auprès de la maison de disques. Tu veux que je la contacte ?
- Je ne sais pas trop. Tu ne penses pas que je dois me confier à mes parents avant ?
- Tu as raison. Ne précipitons pas les choses. Dès que tu es prête, tu me rappelles. On fait comme ça ?
- Ok. Super. Merci. Je suis un peu soulagée.
- T'inquiètes Janis. C'est normal de s'entraider entre amies. Tu sais bien que je serai toujours là pour toi.
- Oui, je le sais. Toi aussi, d'ailleurs, tu peux compter sur moi dans n'importe quelle situation et à n'importe quel moment.

Je savais que Mona allait commencer sa petite enquête sans m'attendre. Je n'arrivais toujours pas à croire ce qui m'arrivait. C'était difficile pour moi de raconter mon histoire à mes parents. J'avais sans doute peur qu'ils se moquent de moi et qu'ils ne me prennent pas au sérieux. J'avais peut-être tort de penser ainsi. J'étais perdue. Mona m'appela deux jours après.

- Alors, Janis. C'est bon. On peut aller de l'avant ?
- Je n'ai pas encore eu le courage de parler à mes parents. J'attends encore un peu.

- Ok. Pour tout t'avouer, j'ai appelé ma copine à Seattle.
- Je savais que tu n'allais pas pouvoir m'attendre.
- J'ai déjà eu quelques renseignements. Écoute bien Mona. La société Sub Pop Records avait bien lancé en 1991 un genre de jeu concours secret exactement comme tu me l'as décrit, en même temps que le lancement de l'album Nevermind. Ce concours était baptisé 'Smiles'. Si tu trouvais le billet d'un dollar dans ta pochette de CD et que tu appelais le fameux numéro de téléphone et que tu donnais la bonne référence du « billet vert », tu gagnais un prix qui allait changer drastiquement ta vie...
- C'est ce que je pensais. Donc, si j'ai bien compris, je suis une des gagnantes de ce concours ?
- C'est là que les choses se compliquent.
- Pourquoi ?
- Parce que tous les cinq gagnants ont déjà touché leur prix !
- Mais... je ne comprends pas. Mon billet ne vient donc pas de la maison de disques de Seattle ?
- C'est exact Mona. Il semblerait que quelqu'un t'ait joué un bien vilain tour.
- Mais qui pourrait me faire ça ? C'est horrible ! Et quel était le prix ?
- 500 000 dollars !
- 500 000 dollars ! Rien que ça ? Putain ! De quoi assurer mon avenir. Je suis dégoûtée.
- Je suis désolée Janis, je dois te laisser. Vraiment navrée pour toi. Je te rappelle la semaine prochaine.

Je raccrochai. Mon monde s'écroula. J'avais mis tellement d'espoir dans ce billet d'un dollar. La déception était totale. J'étais anéantie.

[Chapitre 7 - Chaos]

Pendant cinq jours, je restai enfermée dans ma chambre. J'avais pris une semaine de congé pour me calmer et pour réfléchir. David avait vainement essayé de me joindre au téléphone. Quand ma mère ou mon père m'annonçait son appel, je trouvais toujours un prétexte pour l'esquiver et je leur disais que j'allais le rappeler dès que possible. D'ailleurs, je ne sais vraiment pas pourquoi je refusais de parler à David. Il n'était pas du tout fautif de mon état.

- Janis ! Téléphone !
- Si c'est David, dis-lui que je prends ma douche.
- Ce n'est pas David. C'est Mona.
- Ok. J'arrive !

Je sortis de ma chambre et me saisis du récepteur.

- Salut Janis. Comment vas-tu aujourd'hui ? Remise de tes émotions ?
- Pas tout à fait. J'ai toujours du mal à digérer cette histoire.
- J'ai du nouveau pour toi. Je parie que tu n'as toujours rien dit à tes parents.
- Ça se voit que tu me connais bien. Effectivement, je n'ai encore rien dit.
- Ma copine a pu rencontrer, à ma demande, le grand patron de Sub Pop Records. Figure-toi qu'il m'a appelé.
- Tu lui as raconté mon histoire ?
- Bien sûr. Tu croyais que j'allais te laisser tomber ? J'espère que tu es bien assise, car tu risques de tomber de ta chaise avec la nouvelle que je vais t'annoncer. Janis, je t'apprends que tu es l'une des gagnantes du concours 'Smiles' !
- Non ! Ce n'est pas possible ! Mona, cesse cette vilaine plaisanterie s'il te plaît. Tu sais très bien que je suis déjà très affectée en ce moment par toute cette affaire.
- Janis, je te jure que je te dis la vérité. Au fait, il n'y pas cinq billets d'un dollar mais sept. Tu es la sixième personne qui a trouvé. Il reste un septième et dernier billet, caché quelque part dans le monde chez un particulier attendant d'être découvert.
- Mona, je sens que je vais devenir folle.
- Tu vas surtout devenir multi-millionnaire Janis ! Il faudra que tu ailles au siège de la société à Seattle pour toucher ton prix. Et là, tu n'as plus le choix. Tu dois tout déballer immédiatement à tes parents. Ton histoire de fou ! J'imagine leur tête. Ils seront tellement choqués, mais en même temps si contents.

Trois coups résonnèrent dans ma tête comme des coups de feu. Quelqu'un frappait à ma porte. Je me réveillai en sursaut, le cœur palpitant.

- Réveille-toi Janis ! Ça fait plusieurs jours que tu n'es pas sortie de ta chambre. Va prendre une bonne douche, fais ta toilette et viens nous voir. On doit parler.
- Oui maman. Je..., je... vous rejoins dans un instant.

C'était donc un rêve ! C'était trop beau pour être vrai. Encore abasourdie par mon cauchemar, je passai de longues minutes dans la salle de bains pour me rafraîchir le corps et surtout l'esprit. Il fallait que je passe à autre chose. Il fallait que je renoue avec ma routine. La routine a souvent ce petit quelque chose de réconfortant, de rassurant.

J'avais enfin décidé de raconter toute mon histoire à mes parents. Il fallait que je la partage afin que je me soulage de ce poids. J'allais également rappeler David. Le pauvre ! Il s'inquiétait vraiment pour moi. Je n'avais plus le droit de le faire languir et souffrir. Il méritait mieux.

Je descendis les escaliers et je vis mon père et ma mère, amoureux, complices, dans le canapé du salon en train de feuilleter tout sourire leur livre de souvenirs américains. Ils étaient si admiratifs et si fiers de cette 'belle époque' comme ils le disaient toujours. Tout à coup, mon père arrêta de sourire. Son regard resta figé un moment sur une page de l'album. Il leva la tête et me fixa.

- Dis Janis ! Tu as déplacé le billet d'un dollar vers une autre page ou tu l'as carrément enlevé de l'album ?...



MELERESTE

..... Churchill Rops



Il était une fois, dans un petit village où régnaient la paix et l'harmonie sociale. Les habitants de ce village étaient joyeux, cultivés et sociables, trouvant le bonheur dans toutes leurs activités, qu'ils soient marchands, agriculteurs ou actifs dans d'autres domaines. Certains privilégiaient le travail dans une ferme commune, notamment ceux qui étaient moins fortunés et sans grands terrains exploitables. Ils s'occupaient de l'élevage de bovins, de poules, de moutons et de chèvres. Cette source de subsistance n'avait que peu changé au fil des décennies, permettant à chaque villageois de nourrir sa famille.

Parmi ces habitants se trouvait un homme issu de la descendance du premier roi du village, qui aspirait à se démarquer. Il rêvait d'une vie meilleure, alors que la sienne demeurait immuable malgré de nombreuses années de dur labeur. Cet homme était connu sous un nouveau nom donné par les gens. À l'origine, appelé Félix, les gens, parfois grossiers, le surnommaient Xil, en omettant la syllabe « Fé ». Dans cette société, chaque père de famille portait un surnom en fonction de son niveau de vie, et il fallait atteindre un rang élevé pour porter un nom digne et flatteur. Un changement de vie était considéré comme un accomplissement pour chaque famille, mais Xil semblait être pris dans un sortilège, car il ne parvenait pas à améliorer sa situation. Pour lui, seul le travail acharné finit par payer.

Un midi, alors qu'il ressentait de la fatigue, il se retira à quelques mètres de la ferme où il travaillait chaque jour. Pendant qu'il se reposait, il se remémora sa belle fortune passée et sa fille Melereste.

- Je dois rendre la vie de notre petite et unique fille plus agréable, se dit-il.

Soudain, une voix intervint dans ses pensées, qu'il entendit comme par télépathie.

- Te souviens-tu du moment de trône et de gloire ? Pourquoi ne te sens-tu pas heureux ? chuchota la voix.

Ces mots résonnèrent profondément en lui, provoquant un mélange de tristesse, de culpabilité et de regrets. Il ne put rester une seconde de plus à cet endroit. Il se leva rapidement et rentra chez lui à toute allure.

Sa maison, où vivait sa femme et sa fille, avait l'apparence d'une demeure ancienne et archaïque. Sa femme fut surprise par son retour inhabituel.

- Vous rentrez ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Xil ne lui répondit pas, pas même un mot. Il garda un moment de silence, laissant échapper un soupir avant de prononcer ces paroles.

- Melereste, où est-elle ? demanda-t-il.

- Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? s'irrita-t-elle.

- Mon trésor, oui, c'est pour dire un mot à mon trésor...

- Vous finirez par me prendre la tête... Quel mot ? Et pourquoi perdriez-vous votre précieuse patience au travail juste pour un mot, un simple je crois ? continua-t-elle, agacée.

- Ma colombe... Réglons ça. Il est temps de laisser notre fille unique jouer dehors, découvrir le monde par elle-même, dit Xil en essayant de calmer la situation.

- Pas aujourd'hui, pas aujourd'hui... Nous aurions dû en parler la nuit dernière avant de dormir, répliqua-t-elle.

La femme finit par se décider à voir Melereste et à laisser son métier derrière elle. Elle enferma leur fille dans une autre pièce, une fille à part, adorable et unique en son genre, car elle était albinos et avait seulement sept ans. Pourtant, elle raisonnait parfois bien au-delà de son âge. La femme la prit dans ses bras et l'amena devant son père, pensant que son devoir était accompli. Elle retourna ensuite librement à son métier de rouleuse de machines à coudre. Melereste resta là où elle avait été laissée, sans dire un mot. Elle tenait dans sa main une poupée très laide et méprisable. Son père la regardait en face, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis si longtemps. Il voulut la serrer dans ses bras, mais au moment où cela allait se faire, un chat avec sa proie passa devant eux, les en empêchant.

Cependant, il prit Melereste dans ses bras et lui adressa un message d'amour, plein de tendresse :

- Ton père et ta mère t'aiment énormément. Tu es un trésor pour nous.

La petite fille fut étonnée par la parole de son père. Elle ne réagit pas immédiatement. Le père, submergé par ses émotions, avait des larmes coulant sur son visage, tandis que la mère en avait dans les yeux. Melereste sécha ses larmes avec un bonnet qu'elle venait d'arracher de la tête de son père. Avant, le cœur de la petite Melereste était sombre. Elle était du genre silencieux, mais cette fois-ci, elle osa parler.

- Vous m'aimez ? Pourtant, vous m'enfermez tout le temps, dit-elle.

Sa mère répondit à la place de son père, heureuse de voir sa fille leur adresser la parole.

- Maintenant, ce n'est plus le cas. Tu vois ? Il est bien de parler avec les gens plutôt qu'à une poupée.

Ils l'avaient isolée pour qu'elle puisse se connecter à elle-même, mais l'enfant n'en ressentait rien. Cela lui donnait plutôt un sentiment amer et insupportable. Melereste était impatiente de faire le tour du village avec sa mère, de rencontrer des enfants et des gens dans les rues. Sa mère était une vendeuse ambulante bien connue de presque tous les habitants du village et d'ailleurs. Elle exerçait ce métier depuis longtemps. Son mari ne pouvait pas l'aider autant qu'il le souhaitait, car il travaillait sept jours sur sept dans une ferme commune. Un vieillard fortuné en profitait beaucoup grâce au travail quotidien des employés. Ce qui était un peu triste, c'était que le niveau de vie de la famille de Melereste restait inchangé, malgré la sueur et le dur labeur de ses parents. Chaque fois qu'ils s'en sortaient un peu, quelque chose d'imprévu les empêchait de progresser. Comme la dernière fois, sa mère tomba gravement malade et ils durent payer une somme considérable à un médecin traditionnel pour la guérir.

Un matin, Melereste s'approcha de son père alors qu'il réparait son vieux vélo. Elle considérait ce vélo comme obsolète, sans qualité ni performance.

- Si on avait un musée ici... un musée, on y mettrait aussi vos pièces à deux-roues, lança-t-elle, taquine.

Son père fit semblant de ne rien entendre et continua à réparer son vélo. Mais la jeune fille continua à poser des questions, car cela était devenu une habitude récente depuis qu'elle avait atteint seize ans.

- Pourquoi notre vie reste-t-elle toujours comme ça ? Vous allez vieillir, et rien ne change, demanda-t-elle.

Son père se sentit gêné et eut du mal à répondre précisément à cette question. Il se contenta de dire :

- Notre vie, c'est notre vie. Il ne faut pas que tu la compares à celle des autres...!

En entendant cela, Melereste se retourna, la tête baissée. Son père, de son côté, monta sur son vélo. Comme d'habitude, ils ne se retrouveraient qu'après le coucher du soleil, une fois le travail à la ferme terminé.

De manière imprévisible, un décès fut annoncé aux villageois. Il s'agissait de la mort d'un fils du roi, un honorable roi surnommé « le grand sage » en son époque. Celui-ci était connu sous le surnom de « vieux fortuné » par la majorité des habitants. Il avait régné seul pendant des années, gardant jalousement un secret sur la sécurité sociale et la richesse du royaume. Aucun homme ne l'avait renversé, et aucune chose n'avait été volée durant les règnes précédents jusqu'à sa période de règne. Dans son palais, il avait de nombreuses femmes et quelques enfants, mais personne ne pouvait affirmer avec certitude s'il avait un héritier. Les gens commençaient à se demander qui lui succéderait et qui hériterait de toutes ses richesses. Ils voulaient des réponses à ces questions et se tournèrent vers le père de Melereste, car il avait travaillé pour le roi depuis plus de six ans.

Il répondit simplement :

- Kjierveilleux. Je le connais très bien, mais je ne sais pas s'il a eu un enfant.

D'autres personnes vinrent poser la même question, mais il leur dit :
- Allez poser vos questions aux femmes du palais...

Quelques jours après les funérailles du roi, une grande agitation sociale éclata. Les membres du palais se disputèrent, et le reste de la population se querella également. Melereste et son père se rendirent au palais à ce moment-là, car ils avaient entendu parler d'un partage des richesses et des biens du roi pour tous les habitants, quel que soit leur statut social ou leur âge. Le père de Melereste avançait devant la foule, avec Melereste à ses côtés. Tout le monde le connaissait pour sa bravoure, sa diligence au travail et surtout pour sa vieille relation avec le roi Kjierveilleux. Il prit la parole :

- J'ai répondu à toutes vos questions. Vous êtes tous curieux à propos de notre cher seigneur. Avant que ses richesses inépuisables ne soient partagées, permettez-moi de vous dévoiler ce secret...

La tension monta rapidement dans la foule. Un homme cria :
- Non ! Pas de place pour le traître...!

D'autres voix se joignirent en criant :
- Arrêtez-le ! Chassez cette jeune fille et trouvez sa mère ! On va les sacrifier et partager la richesse entre nous et nos enfants...!

C'était un ordre, et les gens obéirent. Ils crurent que le père de Melereste allait présenter sa fille comme l'enfant du roi en raison de son albinisme, qui les poussait à croire qu'elle était la fille du roi.

- Fille du roi apparue ! Pas de partages ! répéta une vieille femme.

Une autre, moins âgée, ajouta :
- Le roi n'a jamais eu d'enfant ! Je veux ma part... Nous n'avons jamais vu cette fille. Elle possède une beauté tout à fait unique ! Oh, elle me rappelle ma fille qui m'a quittée trop tôt... Oh justice céleste ! pleura-t-elle.
- Doucement, méfions-nous de cette fille ! Elle ne peut jamais être une princesse ! réclama une autre femme.

La situation devenait chaotique et la foule était divisée entre ceux qui la considéraient comme l'enfant du roi et ceux qui la considéraient comme une imposture. Melereste était au centre de l'agitation, ne comprenant pas tout ce qui se passait autour d'elle.

Son père tentait désespérément de calmer les esprits, mais la foule était incontrôlable. Dans cette foule en plein désordre, le père de Melereste fut arrêté par des hommes forts qui le bâillonnèrent. Pendant ce chaos, des profiteurs dépouillèrent tout ce qu'ils trouvaient de valeur, de précieux, de pratique et de supportable dans le palais du roi.

Melereste se mêla à la masse et tenta de se cacher pour sauver sa couleur de peau. Elle trouva refuge dans une cachette en haut du palais, un endroit que personne d'autre ne songeait à explorer. Sa mère pleurait sans cesse.

- Pourquoi les gens ne m'écoutent pas ? Pourquoi ne m'écoutent-ils pas quand je leur dis la vérité ? se lamenta-t-elle.

Un groupe d'hommes se forma, appelé les Mijorats, des hommes puissants qui cherchaient à s'emparer du trésor royal et à prendre le contrôle de ce peuple perdu. Leur premier plan était de capturer Melereste, leur deuxième plan était d'identifier sa mère et leur troisième plan était de les sacrifier toutes les deux pour partager les biens délaissés par le roi. Ces plans devaient être accomplis dans trois jours, et les habitants, impatients de se réjouir dans l'abondance et l'opulence, étaient d'accord avec ces projets.

Deux jours passèrent, et un funeste événement frappa le village : une forte tempête sans précédent. Certains habitants attribuèrent cette tempête à la colère des anciens et des ancêtres.

En conséquence, tous les plans des Mijorats furent bouleversés. Leur vie autrefois paradisiaque se transforma momentanément en une existence infernale. Certains témoignèrent des pertes matérielles :

- Je n'arrive même pas à payer une tasse de café chez le bistro d'à côté, se plaignit une vieille femme.

D'autres racontèrent des apparitions étranges :

- J'ai vu ma femme, décédée depuis dix ans, apparaître à la fenêtre. Elle avait un visage colérique, et quelques instants après son apparition, mon joli vase s'est brisé, ajouta un autre.

- La mienne aussi. En plus, seuls les objets pillés se sont brisés, c'est incroyable, renchérit un autre villageois.

- Nous allons nous en sortir bientôt, il nous suffit d'attendre les Mijorats pour l'annonce du jour du sacrifice. Après cela, tout ira bien ! tenta de rassurer un autre.

- Pour l'instant, nous sommes tous affligés, conclut un père de famille.

Le village était en proie au chaos, tiraillé entre l'espoir de jours meilleurs et les conséquences des actes des Mijorats. La tempête avait mis en évidence des craintes et des incertitudes, ajoutant une nouvelle couche de tension à cette situation déjà précaire.

La jeune Melereste, fuyant la tempête, s'était dirigée vers la montagne pour trouver un abri. Cependant, une seconde tempête, plus violente avec des éclairs et du tonnerre, l'obligea à chercher refuge dans une forêt. Après avoir franchi la lisière, elle n'avait pas réussi à trouver un endroit sûr où se cacher. Elle décida alors de s'enfoncer plus profondément dans la forêt.

Soudain, une lueur étrange apparut devant elle, l'arrêtant dans son élan. Elle se demanda si c'était l'esprit de la forêt, si de telles choses pouvaient réellement exister. Mais elle n'eut pas le temps de s'y attarder, car elle était frissonnante de froid et trempée par la pluie torrentielle.

L'ombre d'un homme se dessina devant elle, l'empêchant de faire un seul pas de plus. Melereste trouva cela mystérieux. Brusquement, elle se sentit paralysée, ses sens devenant insensibles, sauf pour l'ouïe et la vue. Une voix étrange et tremblante se fit entendre. Sa tête ne pouvait pas se tourner pour regarder derrière elle, mais elle pouvait comprendre les mots prononcés.

- Savoir qui nous sommes est inutile. Comprendre ce que nous avons à démasquer est plus important, dit la voix d'un ton inhabituel.

Melereste était troublée par cette rencontre énigmatique dans la forêt. Elle se demandait qui pouvait bien être cette ombre et quel était le mystère qu'elle devait dévoiler. Les événements étranges se succédaient dans le village, mais celui-ci était de loin le plus mystérieux. La jeune fille se mit à réfléchir profondément sur le sens des paroles de l'ombre et sur la signification cachée derrière tout ce qu'elle avait vécu jusqu'à présent.

Melereste essaya de réagir à la voix, mais en vain.

- Alors, que fais-tu ici ? poursuivit la voix.
- Je viens du village. Les gens là-bas m'ont chassée. Je cherche une grotte pour me réfugier, confirma-t-elle malaisément.
- Dans cette forêt, une grotte est mille fois dangereuse. Des bêtes plus féroces s'y abritent souvent, avertit la voix.
- Même si je reste, je vais mourir. La famine, le froid et la soif m'attendent, répondit-elle désespérément.
- Tu dois te décider. En ce moment, je vois ton père. Il souffre. Ta mère est chagrinée, continua la voix.
- Mes chers parents ! Que leur font-ils dans cet état ? Et pourquoi ? s'émut-elle.
- Ils sont en danger. Ils veulent mourir, mais les Mijorats ne veulent pas les tuer, expliqua la voix.
- Mes parents... mourir...? fut-elle émue.
- Les Mijorats ne veulent que le pouvoir et le trésor royal. Ils cherchent à partager avec les villageois tout ce qui est bon au palais. Cela leur permet d'asseoir leur autorité, informa la voix.
- Ce sont eux qui infligent tant de douleur à mes parents ? Comment pourra-t-on les libérer de leurs mains ? demanda-t-elle.
- Aucune libération n'est possible. Les Mijorats sont très maléfiques, avertit la voix.
- Laissez-moi retourner au village. Je vous en supplie, implora-t-elle.
- Y retourner ? Tu veux te jeter dans la gueule du loup, toi ? répliqua la voix.
- Laissez-moi... ! S'il faut mourir, je veux mourir aux côtés de mes chers parents, choqua-t-elle excessivement.
- Écoute ! Les Mijorats ont tout ce qu'il faut : des soldats, des armes, des clair-

voyants, des stratèges, etc. continua la voix. Des sorciers aussi... Trois sorciers te réclament en sacrifice aux chefs des Mijorats, pour extraire le coffre royal, révéla la voix.

- Pourquoi moi ? Que tout cela pourrait-il bien signifier ? Et ils veulent ma mort pour un trésor ? s'interrogea-t-elle.

- Écoute,... tes parents vivront dans l'opulence éternellement. Ils hériteront de la moitié de tous ces trésors une fois que tu t'immoleras. Les Mijorats mêmes se prosterneront devant tes parents, expliqua la voix.

- Pour mes parents, je suis déjà un trésor. Oui, vraiment, je le suis pour eux. Ils n'aimeraient jamais ce trésor autant que moi, je vous le jure... oui, je vous le jure, s'enragea-t-elle, avec quelques larmes aux yeux.

- Je sais. Tu es vraiment un trésor pour eux. Mais tu ne sais pas pourquoi. Après ce que j'ai à te démasquer, tu le sauras, répondit la voix.

« Avant, ton père était un homme riche. Très riche. Il n'a jamais connu ta mère à cette époque. Il habitait avec son grand frère. Ils n'avaient pas de sœur. Leur père était roi. C'est-à-dire, il avait tout pour satisfaire ses deux héritiers. Un jour, le roi appela son serviteur pour lui apporter un calendrier. Sur ce calendrier, le roi comptait les jours qu'il lui restait à vivre. Il trouva qu'il ne lui restait que quelques jours pour asseoir sur son trône, régner avec sa main droite et surtout quelques jours pour vivre avec ses enfants. Malgré cette prise de conscience, le roi ne voulait pas perdre espoir. Surtout, il n'avait rien à regretter. Un soir, il appela de nouveau son serviteur et lui ordonna d'appeler les gens, particulièrement les plus proches de la famille royale, pour les rassembler pour une fête. Une fête et aussi un rituel organisé avec. Rituel nommé rituel de dédication. Ce rituel sert à transmettre un pouvoir, un lien entre père et fils, ou entre qui que ce soit qui veut se lier. Les deux fils du roi ne pouvaient que se soumettre à ce rituel avant de devenir quelqu'un. Être quelqu'un grâce au trône, aux richesses et au sang transmis. Ce roi-ci était un peu égoïste et sophiste. Il ne voulait pas une continuité de son royaume. Il avait besoin de ces deux fils héritiers pour réaliser son rêve. Il les a donc appelés secrètement.

- Ma décision est grandiose, clairvoyante. Vous devez l'accepter, leur a-t-il dit.

- Avoir une mariée, éviter cela à tout prix. Tel était son message.

La condition était difficile. Les jeunes héritiers ont essayé de l'accepter et de l'ancrer dans leur mémoire. Quelques mois après, le roi a passé sa vie à trépas. Il avait tout laissé derrière lui. La richesse, la gloire, le respect, l'honneur, l'autorité, belle maison, soldats, tout... derrière lui, il n'y avait que ses deux braves fils pour s'en réjouir. Les années passèrent, les deux ont vécu aisément, mais avec une condition un peu difficile à porter. L'un, à l'âge de 28 ans, fut séduit par une belle femme, une femme qui attirait son âme. Il voulut la demander en mariage et était prêt à abandonner la vie glorieuse qu'il venait d'hériter pour elle. Pendant ce temps, l'aîné, quant à lui, resta fidèle à la promesse qui les liait à leur père et, par extension, à la royauté. Il était conscient de l'importance de cette promesse et n'avait rien à lâcher. Il n'aurait pas voulu changer son destin pour une autre.

« Il est grand temps de te dire que celui qui n'a pas tenu sa promesse était ton père. Oui, c'est ton père. Et son frère, c'est le roi Kjierveilleux, » dit la voix avec gravité. Son frère l'a supprimé du livre de famille. Il a failli le chasser à mort, car il n'a pas su tenir la promesse du mariage. L'histoire avait donc changé. Ton père a été détaché de la famille royale à cause d'une simple insoumission, et une malédiction ancestrale l'a suivi depuis ce moment-là. Cette malédiction a un pouvoir sur sa vie toute entière et sur ses descendants. Tu étais leur première-née. Tu ne ressembles ni à lui ni à ta mère. C'est une anomalie génétique. Tu es albinos. C'est ce qui te différencie le plus. Kjierveilleux n'était pas au courant de la vie de ton père, vivant ou mort. Un immense gouffre les séparait. Toi aussi, tu es dans une même malédiction que tes parents. Mais peut-être que ton père avait raison. Il a pu constater que rien ne sert d'être fortuné si on n'a pas d'enfant. Il a peut-être raison d'avoir quitté le vieil égoïsme de son père. Il n'aimait pas plonger dans cet égoïsme. Il a décidé de compléter ce qui lui manquait. C'était un mariage puis un enfant. Melereste, ton nom est lié à sa décision. C'est pourquoi tu es très chère à leurs yeux, tu es leur véritable trésor. Ils ne se sentent peut-être pas à la hauteur, ils ne gagnent pas toute la gloire du monde, mais ils se considèrent riches et dignes. Ton père, surtout, se sent plus riche que jamais. Les sorciers des Mijorats avaient raison. Ce coffre ne s'ouvrira jamais sans toi. Quant à moi, je peux te dire maintenant qui je suis. Je suis la déesse, la mère de Kjierveilleux et de ton père. J'ai quitté mes deux fils à l'âge de 12 ans. Mais je veille sur eux pour toujours. Nous compatissons à la souffrance de ta mère en ce moment et à celle de ton père aussi. Nous te bénissons. Va, libère tes parents. Va, ouvre ce coffre. Ils te soumettront, fille albinos. La vérité est mise à nu... ose compléter le reste, et le monde changera. »





IZIKA, LA TRAJECTOIRE DE LA LUMIÈRE

Izika



Pendant ce temps, je faisais ma petite marche ; accompagnée d'une mère, dont chacune des foulées repoussait le spectre des illusions perdues, et d'une amie aux yeux avides, aussi curieux que ceux d'un naturaliste devant le spectacle de la vie. Nous avons sué, craché, chanté et ri. Nous avons poursuivi l'ellipse colorée des bestioles, au parcours bref et intense. Nous nous sommes assis par moments, sur le bord et sans autre excuse que d'être éreinté. Et quelques fleurs amères, jaunes aux pétales étoilés, se réchauffaient au soleil. Elles étaient de rares survivantes, dans un monde où même la plus maligne des pintades s'est réfugiée au fond des bois. Il y avait comme un craquement dans l'air, et comme une odeur aussi. Était-ce l'oracle des grands feux, de la famine surgissant des broussailles ? Bientôt, la nuit tomberait. Nous avons forcé le pas, emboîtant la trajectoire de la lumière.

—

Tandis que le ciel devait s'assombrir pour les trois siècles à venir. Les sauropodes disparaissaient, tombant l'un après l'autre. De diplodocus, placide cathédrale, et allosaurus, à la dentition carnassière, arrivaient l'échéance. Un nuage de poussière avait envahi l'espace, comme une impasse lisse et compacte. Mais il y avait, dans la complétude de cette désolation, des fissures inégalement éparpillées. Parmi ces hasardeuses tentatives, deux bolongs persistaient. Silhouettes fugaces, avançant dans le brouillard. L'un devant l'autre, à quelques mètres d'écart. Ils différaient par la taille et devaient avoir au moins deux décennies de décalage. La différence d'âge n'était plus rien cependant. Ne comptait plus que la piste migratoire, ainsi qu'une vague espérance ; celle de revoir un jour des vallées plus clémentes.

—

Whoa, quant à elle, a entendu l'appel de la forêt. Elle avait atteint l'âge critique ; celui qui vous fait quitter père et mère pour une aventure qui commence par vous prendre aux tripes. La première fois qu'elle est partie, elle était pourtant retournée sur ses pas. Les gardiens du refuge l'avaient accueillie à l'orée de la jungle, et elle, tremblait légèrement, son pelage noir et dense ruisselant. Les jours qui ont suivi ont semblé plus calmes. Aucun cri n'est plus venu de la cime des arbres. Et bien que ce silence perdurait, Whoa avait son regard fixe et réfléchi rivé sur cette mystérieuse canopée. Elle est restée longtemps encore auprès de ses protecteurs. Déambulant sous la bruine qui perlait sur son beau pelage. Et puis un jour, sans prévenir de sa décision, elle est partie pour de bon.

De son côté, Alexis bouscule la mousse qui tapisse le sol ; traverse les pâtés de fougères et fait fi de la rosée qui humecte le bas de son pantalon. Quelque chose est tombé, Alexis l'a entendu. Son errance l'a mené.e par là et c'est par là que la collision s'est fait entendre aussi. Arrivé.e, sans vraiment savoir de quelle manière, Alexis se cache derrière un grand arbre. La chose tombée du ciel est allongée dans une clairière, sous le dôme formé par le feuillage. C'est un corps nu aux hanches étroites et au visage recouvert par de longs cheveux soyeux. Ses deux bras sont repliés et sa tête repose sous ses mains jointes. Son dos est grêlé, et au niveau des omoplates ressortent deux moignons sanglants sur lesquels sont collées des plumes d'oiseau. Alexis respire à peine, mais c'est comme si l'être déchu pouvait deviner sa présence. Dans un souffle, ce dernier se retourne, et leurs regards se croisent.

Et dans un coin du mur, était écrit un poème :

Au crépuscule murmurant d'un débarcadère, tu verras, après avoir attendu sur la rive, revenus de leur dernier tour à Madère, des voiliers ramenant des bois, dans leur mât, quelques grives.

Leurs occupants, revenant en amis, le teint hâlé, aussi séduisants que des Maures, en touchant terre évidemment auront omis les choses vendues et qui valaient leur pesant d'or.

Le vent et le sel avaient érodé le bâtiment. Il était désormais interdit d'accès, la peinture s'écaillait et les matériaux tombaient par pans entiers. Il ne restait plus grand-chose de sa coupole rougeâtre, que l'on avait jadis posée là, comme un coquillage renversé sur le sable.

Et toi, tu souriais, amusé par les mômes qui se bagarrent, par les bulles iridescentes de savon qui éclatent dans l'atmosphère et même par la mort prochaine d'absolument toutes les étoiles. Tu avais mis ta casquette à l'envers et tes yeux pétillants montraient que face à une telle programmation, n'avait lieu d'être qu'un fol espoir. Il fallait le voir pour y croire. Que toute cette mascarade a été, et que nous ayons été si nombreux à y participer. De la mousse rose et sucrée fondant sur la langue, des pièces de monnaie recouvertes de gravures, une ribambelle d'enfants si prompts à se balancer sur les chaînes des jardins publics. Et toi qui croques dans la glace en souriant, espérant trouver l'amour, avant la mort prochaine d'absolument toutes les étoiles. Quelle folie !

Hélène dort sur un tapis d'aiguilles. Elle est couchée sous le tronc d'un géant et des pommes de pin la recouvrent comme un drap.

Elle est sortie de chez elle, il y a quelques mois de cela ; sans dire au revoir et passant le portail avec l'insouciance des gestes tant de fois reproduits.

Elle aimait les animaux plus que tout le reste et préférait penser à leur bien-être

plutôt qu'aux garçons, dont l'insistance des œillades aurait pu lui faire croire qu'elle était spéciale à leurs yeux. C'était d'ailleurs ce qui aurait pu la faire tenir, une fois qu'ils se seraient désintéressés ; elle aurait pu vouer sa vie à la défense de la cause animale.

Ils se sont rencontrés incidemment. Il a suffi d'un effleurement, d'un parfum et d'une brise à travers ses cheveux.

Lorsqu'il a finalement été confondu, il n'a pas su lui-même mettre des mots sur son acte. Un diagnostic a cependant été fait, et des investigateurs ont lancé des pistes, pour une opinion publique demandeuse de profil.

Elle manquera beaucoup à sa mère, pour qui une douleur lancinante reviendra périodiquement, de la même façon que vous surprend le fantôme d'un organe amputé. Elle avait aussi un gros chien qui jamais ne s'en remettra et qui se laissera mourir de chagrin.

Les proches du coupable, eux, resteront interdits. Ils diront ne s'être douté de rien, qu'ils avaient connu un homme paisible et aimable, ne ressemblant en rien au portrait maintenant fait de lui.

Il reste aujourd'hui une incompréhension, de la mélancolie et des jours tranquilles balafrés par un traumatisme.

Bien sûr, après tout ça, un autre scandale, une autre crise sanitaire et les conséquences d'une gestion financière inéquitable auront raison d'un drame redevenu personnel.

Hélène, elle, sera retrouvée incidemment. Tachetée de lumière. Surprise dans les bois après deux ans de sommeil, sur un tapis d'aiguilles et drapée d'un millier de pommes de pin.

—

Elle travaille la nuit dans un casino. Son prénom est le même que celui attribué par certains à la toute première femme. Elle marche entre les tables où se réunissent en cercle des joueurs hétéroclites. Sans totalement communier avec eux, elle se permet quand même quelques coups d'œil, un mouvement de la tête ou une main sur une épaule.

Elle vient de loin, d'une région éloignée géographiquement certes. Mais de plus loin encore viennent ses idées et ses rêves. Elle voudrait se débattre, autant qu'une bête farouche galopant dans la plaine ; donnant des coups de sabots, mutilations pour le vent, les naseaux ahuris et fumeux, hénissant furieusement. Mais on la voit marcher calmement entre les tables, sa poitrine se soulever, on la devine respirer et vivante bien que son air lointain laisse présager de son absence.

Il y aura toujours cette liste ouverte et non exhaustive de nos rêves. Et en la dressant, nous pourrons toujours décider de la jeter et fuir, comme un pied de nez au destin. Ces joueurs, face aux machines lumineuses et bruyantes, ne sont-ils pas poussés par une telle chance ?

Alors elle avance, au centre d'un tel manège. Elle tente le risque, elle aussi, fait des croix sur sa liste.

—

Sophie était de passage dans une ville latine, pour être au plus près de l'esprit d'Horace et pour réaliser une de ses vieilles routines, elle est allée se mettre au bord d'une terrasse.

C'était pour entrer en communion avec la lune, dans la soie blanche, voluptueuse de sa robe ; où des secrets dessinés, divination des runes, soufflaient des mots indescriptibles à son lobe.

Tel était le fondement de sa croyance, les forces dont elle avait accepté l'alliance. Et bien que cette nuit, Sophie soit tombée, c'est avec grâce et dignité qu'elle a succombé.

L'habitacle vibrait sous l'effet du frottement de l'air. L'appareil ne s'était pas désintégré durant l'entrée atmosphérique, le plus dur avait donc été fait. Tûli et Zâr étaient assis.es l'un.e en face de l'autre. La dernière mission ne s'était pas bien passée. Le vaisseau du département météorologique avait été retrouvé par une sonde robotique, mais aucune trace des membres de l'équipage. Les circonstances de cette seconde mission étaient différentes, leur formation et leur expérience aussi. Le centre de contrôle nourrissait d'autres espoirs les concernant. Il fallait déterminer ce qui s'était produit, et récupérer les données recueillies par les scientifiques disparus. Les rétrofusées venaient de s'enclencher. L'appareil amorçait sa descente et allait bientôt toucher terre. Tûli et Zâr se regardèrent, sans réellement pouvoir deviner une quelconque expression derrière leurs casques. L'impact n'a duré que quelques secondes. L'atterrissage était réussi et déjà la cabine de pressurisation s'ouvrait sur l'extérieur. Une rampe d'accès descendante devait, pour sa part, amener les passagers directement sur la roche en relief, dont les reflets ramenaient à l'étoile mauve de ce système planétaire. Tûli et Zâr se levèrent donc, et commencèrent à sortir.

En sortant du lit conjugal, au matin, j'ai pris la porte pour respirer à l'air libre. Tu dormais, pour l'heure, ton air hautain rivalisait avec la turgescence de ton chibre.

J'ai reçu de plein fouet la fragrance des haies, l'indifférence intrinsèque des heureux amants. Il faisait beau et clair comme en plein mai, chaud et humide sous les paupières des mamans.

Des voitures ternes se jetaient dans un tunnel à travers une destination au style limpide. Quelques passants dissimulaient dans leurs prunelles qu'ils prévoyaient dans quelques jours un suicide.

La joie s'imposait pourtant d'elle-même, elle faisait irruption malgré tout, sans que l'on s'y attende ; écrasant vos côtes de ses pas de lourdaud maladroit. Ça pouvait vous venir, comme ça, pendant le repas du soir. Au détriment d'un tiers, sur qui vous aviez commencé à médire. Alors vous vous mettiez à retrousser vos babines, montrant les dents et riant à en perdre haleine. On vous entendait de dehors, ainsi que le bruit de la vaisselle ; on pouvait se dire sans cacher son étonnement qu'il était surprenant d'entendre encore de telles émotions. Le vent pouvait toujours souffler, teinter les astres de l'ocre de la terre. La joie s'imposait pourtant d'elle-même, elle faisait irruption malgré tout, sans que l'on s'y attende.

Et puis Cynthia est venue à la maison. Elle avait été invitée à déjeuner par son amie, qui avait approximativement le même âge qu'elle. On a entendu klaxonner dehors, c'était elle qui arrivait dans une 4L jaune faisant office de taxi. Elle les a vus en sortant du véhicule, son amie qui faisait à peu près sa taille et son petit frère juste à côté ; ils l'attendaient sur le pas de la porte. Elles se serrèrent la main en se regardant franchement dans les yeux, dans une poignée cordiale qui laissait entendre qu'elles se considéraient comme des égales. Une fois les convives attablés, la conversation alla bon train. Cynthia parla de ses activités parascolaires et expliqua qu'elle avait eu ses bleus au judo. Quand le petit frère demanda si elle était gauchère, elle lui démontra avec sérieux et sans condescendance comment sa droite semblait se substituer à la sienne et que cela était une fausse impression liée au point de vue. C'était l'expérience directe de la découverte de l'autre et tout avait lieu à une époque où les mégalofoles tenaient dans un CD-ROM, où les filles portaient des jeans sur leurs baskets compensées, et un dauphin dessiné avec des faux diamants sur leurs t-shirts.

Aster-53 est née de la combustion des gaz primordiaux il y a quatre milliards d'années. Cela s'est produit quelque part entre les Piliers de la création. Elle s'est mise à briller et ses rayons se sont lancés dans l'espace, à trois cents millions de mètres par seconde. On peut l'observer sur la toile nocturne, parmi d'autres de ses consœurs, sans savoir laquelle de ces voyageuses immobiles a éteint son flambeau. C'est un amas dont les messages émis dans le vide donnent à penser toutefois, qu'une fois jetés, leur course est vouée à toujours se poursuivre.

Qu'en sera-t-il de la flûte traversière ? Des danses au pied levé, des percussions ? Et de la cendre de nos bûchers aux sorcières ? Des prises de conscience, de nos guerres de sécession ? Y-aura-t-il de la place pour un peu de poésie au cœur des vaisseaux du tout dernier espoir ? Et à la mort du dernier dieu, de la dernière part de magie, de quelle façon raconterons-nous nos histoires ? Aurons-nous mis dans un berceau en osier des reliquats de folie, d'une fierté passagère ? Comme un témoin ou un appât pour les gosiers à travers l'onde, le long d'un fleuve de lumière.

Enfin, tu m'as demandé de partir ; sans ouvrir la bouche, sans émettre un son. J'ai senti dans mes tempes se répartir chaotiquement les cellules de mon sang. C'était l'aube mais tout était à peine clair, une planète bleue brillait encore comme une étoile. Son influence n'était pas assez pour te plaire et il faisait déjà aussi chaud que dans un poêle. Je ravalais ma fierté et me forçais à y croire, marchant vivement jusqu'à ce que tout recommence. Confusément, j'allais sur ma propre trajectoire faite d'intentions, d'essais ratés, d'espoirs immenses.



LA FEMME DE MÉNAGE

..... Aneeza Soobadar



Ce matin, elle se levait plutôt que l'accoutumée. Les pluies diluviennes qui ont aspergé Antananarivo durant la soirée précédente faisaient émaner une fragrance terreuse et musquée typique des sols surchauffés durant cette période de grande chaleur. Le mois de janvier offrait un spectacle unique dans le bidonville où elle résidait, après chaque grosse averse, transformant ainsi les canaux boueux en mini torrents, où les enfants gambadant pieds nus s'amusaient avec leurs ribambelles de bateaux en carton. Elle avait passé presque toute sa vie dans ce bidonville, niché au cœur des marchés artisanaux, et paradoxalement, coincé juste à l'arrière de la grande artère routière longeant les centres commerciaux, et menant vers l'aéroport. Quand on lui avait offert à maintes reprises de s'héberger chez les expatriés pour lesquels l'agence de service lui envoyait travailler comme femme de ménage, elle refusait catégoriquement, affirmant qu'elle devait s'occuper de son poulailler et de sa vache. Et pourtant, dans ces luxueuses demeures dans l'enceinte d'Ivandy, ce n'étaient pas les annexes qui manquaient.

Les bidonvilles se sont graduellement développés dans les années quatre-vingt-dix suite à une migration des gens des zones rurales et côtières vers les régions urbaines en quête de meilleures conditions de vie. Cependant, avec cet exode massif, les politiques d'urbanisme étaient incapables de répondre à ce flux avec pour conséquence des gens qui se sont agglutinés dans des zones de conditions sanitaires déplorables, ne bénéficiant pas de système d'eau courante, ni d'électricité, d'assainissement, ou de gestion de déchets. Des familles entières, avoisinant souvent neuf ou dix personnes, se sont accaparés de ces bas quartiers périphériques, avec des pistes en terre battues et caillouteuses, qu'on pouvait rejoindre seulement en jeep. Elles ont construit des abris de fortune, précaires, et qui étaient vite mis à plat par une simple bourrasque de vent.

Avec ce bidonville chargé d'histoire, elle arborait un attachement particulier, malgré la misère qui rongait son quotidien et qui s'était exacerbée depuis que son époux a pris la poudre d'escampette à la suite d'une affaire de vol chez le voisin. Dans ce bas quartier, ce n'était pas la peine d'accourir vers la gendarmerie pour ce genre de délits, les règlements de compte se soldaient aussi spontanément que la faute commise. Les rumeurs courraient que le mari, maintenant exilé en brousse, avait pris une autre femme de moitié son âge. Au fond d'elle-même, Noro, n'était pas entièrement mécontente de ce revirement de situation, car le mari lui pleuvait des coups quand elle ne lui remettait pas la totalité de son maigre salaire.

L'époux, qui était autrefois ferblantier, passait le plus clair de ses journées, allongé sur la natte en sisal. Et Noro, approchant péniblement ses 70 ans et croulée sous le poids de toutes ces tâches qu'elle devait s'atteler, aspirait à un lendemain dépourvu de chamailles conjugales, et où elle pourrait respirer en toute quiétude.

La veille, l'agence de service l'avait placée chez un nouveau couple d'expatriés, des Mauriciens, qui seraient dans la capitale pour un certain nombre d'années. Ce matin, elle voulait être très ponctuelle pour présenter ses lettres de références à sa nouvelle maîtresse et lui faire part de ses habilités et compétences comme femme de ménage de luxe. Malgré les rides qui adornaient son visage ratatiné, et qui pour l'observateur fin, ressemblaient à des sillons d'un champ agricole, Noro était une bonne chevronnée, qui maniait balai et casserole avec une aisance magistrale. Elle se démarquait ainsi royalement de ses jeunes collègues, encore en mode d'apprentissage, dont elle se faisait un devoir de transmettre sa grande connaissance en entretien ménager et blanchisserie, avec passion et stoïcisme, quand venait une opportunité.

Quand elle s'était dirigée timidement vers l'agence de service pour employés de maison, il y a déjà trois décennies de cela, elle n'éprouvait qu'une notion superficielle de nettoyage et entretien de maison. De fil en aiguille, en dépit de sa situation chancelante, elle s'était construite une vie au service des autres composant avec ses différents employeurs, leurs multiples diversités ethniques, et quelques fois leurs caprices également. Durant toute sa carrière, elle était quasiment affectée chez les ressortissants étrangers dans la capitale de Madagascar. Avec le temps, et qui plus est n'ayant jamais été sur un banc d'école, elle avait pu assimiler quelques mots provenant des langues étrangères en s'occupant des enfants de parents expatriés. Si bien, que maintenant avec une confiance renouée et une espièglerie dans les yeux, elle pouvait sortir des jeux de mots juste pour le plaisir de batifoler son entourage.

Il était à peine 5 h quand elle ouvrit la seule porte de sa bicoque en tôle, et l'odeur nauséabonde des eaux stagnantes sur les pistes accidentées et nattées de déchets la frappait de plein fouet. Les chiens errants étaient légion et rivalisaient avec les habitants pour la nourriture dans les bennes. Dans ce lieu oublié, les plus débrouillards avaient tant bien que mal essayé d'agrandir leur logis avec des feuilles de tôles et des poutres en bois à demi pourri. Noro avait quand même de la veine en étant la seule occupante de sa cahute avec ses poules et sa vache. Les autres cabanes voyaient des habitants s'entasser les uns sur les autres dans une seule pièce de moins de 6 m² et avec un seul matelas troué pour dormir. La lessive des langes de nouveaux nés se faisait dans le ruisseau d'une insalubrité hors pair. Les nourrissons naissaient presque tous les jours, s'ajoutant à la démographie grandissante du bas quartier et au désarroi de la maman, bien souvent encore une enfant elle-même. Noro était consciente de cette chance divine de pouvoir occuper tout son espace, seule et comme bon lui semblait.

Et ce matin, elle se sentait sereine, en face de ce nouveau placement, comme si la vie lui donnait un nouvel essor, l'extirpant de sa triste monotonie. Saisissant son bidon jaune rempli d'eau, elle se précipitait vers la douche et toilette communes, partagés par des centaines de personnes issues de son faubourg. À peine 5 h 30 et déjà une longue file indienne pour assouvir ses besoins et se laver en faisant attention de bien rationner l'eau dans le bidon. Ce bidon qui avait passé au travers

plusieurs petites mains, car si les adultes étaient charretiers, manœuvres, ou autres saisonniers, les enfants portaient et distribuaient ces bidons à longueur de journée pour une modique somme de moins de mille Ariary par jour.

Ce rituel d'accoster la douche publique, elle le faisait tous les jours entre aigreur et résignation. La borne fontaine était souvent à sec en raison des coupures d'eau imposant inlassablement des galères aux habitants, même en saison de pluie. Elle devait aussi s'approvisionner en eau pour donner à boire à ses poules et à sa vache. La corvée de se charger des 4 bidons de 20 l et de tituber sur les dénivelés lui grignotait un peu sa force et en arrivant à sa bicoque elle prenait une bonne poignée de minutes pour regagner son souffle. Si pour la plupart des gens, la vieillesse s'amorçait vers les 65 ans et que bon nombre d'entre eux se voyaient soudainement confronté à l'oisiveté et à son corollaire, l'ennui, Noro était à mille lieux d'être désœuvrée, tissée dans ses routines très sollicitées.

Sa vache personnifiait une compagne pour elle, beaucoup plus qu'une source de ravitaillement et d'autonomie en lait. D'ailleurs, ça faisait déjà des lustres que la vache laitière ne fournissait plus de lait. Cependant, Noro ne s'était jamais arrêtée de lui fournir son quota journalier des herbes qu'elle recueillait une fois par semaine au flanc des collines. En effet, continuer à nourrir une vache qui ne donnait plus de lait dans un quartier en dessous du seuil de pauvreté relevait d'une anecdote un peu saugrenue. Mais Noro vouait une affection indescriptible envers cet animal, et ne supporterait jamais de s'en séparer. Elle s'attrapait souvent à lui parler comme on converserait avec un adulte. En un monologue presque mélodieux, elle lui racontait ses journées galvanisées chez ses employeurs et les repas somptueux qu'elle préparait pour leur famille. Elle prenait soin d'occulter toutes les injures et les propos acerbes qu'elle subissait dès fois quand le fond de la marmite ne brillait pas au goût de la maîtresse. Noro savait que sa vache disposait d'une large gamme émotionnelle et elle ne voulait point l'attrister avec ses commisérations.

Il était 6 h 30 quand elle revenait à son taudis après la douche, et en jetant un coup d'œil rapide sur l'horloge bringuebalante suspendue de travers sur le mur délabré, elle se mit à stresser devant la possibilité d'être en retard, galvaudant ainsi pour son premier jour de travail dans la nouvelle villa. Elle savait que la non-punctualité pouvait être un comportement anodin pour les autres, mais pour elle, le respect des horaires avait une connotation révérencielle, qu'il pleuve, qu'il tonne. De ce fait, elle décidait de louper son petit-déjeuner frugal, qui consistait en un morceau de pain sec et un verre d'eau. Normalement, avec ses autres voisins, elle glanait quelques articles dans les dépotoirs, après ses journées de travail, pour les revendre après, histoire d'arrondir ses fins du mois. Avec ce supplément d'argent, elle pouvait se permettre d'acheter des fruits secs et quelques pattes de poulet pour le souper.

En toute hâte, elle farfouillait dans ses affaires amoncelées dans un coin pour sortir son uniforme et ses chaussures avec des semelles cousues à plusieurs reprises. L'uniforme froissé en boule lançait des cris de détresse pour se faire repasser. Elle comptait le repasser dans la buanderie de la nouvelle villa avant de s'introduire au couple mauricien. Le temps filait dangereusement en ce matin, et il fallait compter la marche vers l'arrêt pour prendre le taxibe, ce maudit mode de transport qui n'était jamais à l'heure et qui ressemblait de plus en plus à des boîtes

de conserves remplis jusqu'aux bords. En sus de ne jamais être à l'heure, ces chauffeurs dotés de peu de scrupules avaient augmenté de manière intempestive les tarifs envers cette frange de la population, dont le budget était déjà fortement malmené par les diverses hausses. Noro en payait les frais à la sueur de son front, un front largement buriné par les aléas de sa vie de pauvre.

6 h 45 et toujours pas de taxibe qui se dessinait à l'horizon. Dans son empressement, elle avait complètement oublié d'enfoncer dans son sac en plastique, le pain sec et quelques graines de maïs comme amuses gueules, normalement destinées à ses poules. Si en général les Malgaches font de l'alimentation une poésie puisqu'il existe une foultitude de dictons et de proverbes autour de la nourriture, pour Noro cette poésie lui était étrangère dans sa lutte de survie au jour le jour. Ses dents faisaient office de couteau et de fourchette pour croquer dans les morceaux de pain durci avec le temps.

Il fallait compter une bonne heure avant d'arriver dans le quartier riche d'Ivandry, et le temps de marcher vers la villa, de passer par la sécurité où elle devait absolument vider son humble sac en plastique, de repasser et d'enfiler en quatrième vitesse son uniforme, elle devait être en poste à 8 h 30 pour ne pas s'attirer la foudre de sa maîtresse.

En attendant le taxibe, Noro avait l'esprit qui vagabondait. Comment étaient les nouveaux résidents de la villa, et surtout comment serait la nouvelle maîtresse avec qui elle aurait d'étroites relations professionnelles ? Toutes ces lignes de pensées lui meublaient le cerveau à tel point qu'elle n'aperçut pas l'arrivée cahoteuse du taxibe. Ouf, il n'était pas trop tôt, 7 h 10 et elle pria qu'il n'aurait pas de bouchons apocalyptiques sur la route nationale. Monter à bord d'un taxibe était un défi en lui-même, car l'entrée et la sortie se faisaient simultanément par la porte située à l'arrière du véhicule. Les gens s'engouffraient à l'intérieur pour saisir rapidement les sièges vacants et les strapontins qui leur permettaient de s'asseoir entre les deux sièges du milieu. Les passagers moins chanceux étaient adossés contre la porte avec un pied dandinant à l'extérieur. Noro, déjà bien installée sur un strapontin, ressassait ce qu'elle devait énoncer à sa nouvelle maîtresse en ce matin bien spécial. Elle n'avait aucune idée à quoi ressemblait un Mauricien, certes elle avait entendu de ses commères que l'île Maurice, qui est infiniment plus petite en surface que Madagascar, est un brassage de diverse ethnies, véritable pépinière de culture et de traditions, avec des individus de descendance des continents asiatique, africain et européen. Et alors, dans sa naïveté, tout cela donnait quoi comme mauricien ? Et comment vivait ce peuple d'un peu partout dans une toute petite île ?

Une fois sortie du taxibe aux portes d'Ivandry, elle courait presque vers la villa, car les minutes lui filaient à travers les doigts. En un coup de vent, elle terminait le repassage de son uniforme avant de l'enfiler tout en se dirigeant vers la grande porte en bois massif de la villa pour sa première rencontre avec les occupants. Elle pressa la sonnette avec une main tremblotante et attendait le cœur battant la chamade d'être ouverte. L'attente dura moins de dix secondes quand la porte s'ouvra en grand pour laisser apparaître une dame d'une cinquantaine d'années, sa nouvelle maîtresse mauricienne.

- Bonjour Madame, je suis Noro, votre nouvelle femme de ménage envoyée par l'agence de service. Je vous prie de bien vouloir prendre connaissance de mes deux lettres de référence s'il vous plaît.

Elle terminait sa phrase en lui remettant deux enveloppes blanches avec ses deux mains sclérosées. La politesse qu'affichait Noro dans ces quelques minutes de plomb traduisait une parfaite maîtrise de la communication en langue française, que la bidonvilisation n'a pas réussi à faire taire. La Mauricienne la fixait des yeux, et esquissait un sourire au coin des lèvres en lisant les lettres et lui répondit en un français impeccable :

- Vos lettres de références sont, en effet, excellentes Noro et je n'attends pas moins de vous. Bienvenue à la villa.

Sur ces paroles, une nouvelle relation se bâtissait en instantané entre la maîtresse de la villa et Noro, une relation qui connaîtrait au fil des mois pas mal de rebondissements et de tumulte.

La maîtresse de maison fit un tour rapide de la demeure à Noro en lui affectant ses parcelles de travail avec méthode et précision. D'abord, elle devait l'aider à préparer le petit-déjeuner, puis s'enchaînent la lessive, le nettoyage des chambres, et les salles de séjour. Venait ensuite la préparation du repas de midi, et là, Noro découvrait pour la première fois ces délicieux mets mauriciens qui chatouillaient ses narines, et qui de plus étaient exécutables en peu de temps. La maîtresse s'assurait de la cuisson elle-même, ne voulant pas reléguer cette délicate tâche à la bonne. Noro s'en chargeait de faire la mise en place, elle lavait tous les légumes avec l'eau de la bonbonne fontaine, avant de les découper selon un protocole bien établi et expliqué par Madame. Elle prenait sa pause-déjeuner et avec un peu de curry que Madame lui offrait en attendant que celle-ci revenait de la salle de sport. Après avoir servi le déjeuner au couple, car l'époux revenait du bureau pour manger à la villa, elle devait desservir et dans la foulée préparer la table aussi pour le dîner. Pour cette première journée de travail bien rythmée, Noro estimait qu'elle s'était pas mal débrouillée.

La Mauricienne définissait clairement les rudiments des tâches à accomplir, les horaires de travail, et les marges accordées de manière à ce que Noro adhère sans trop de contraintes. Si au début, le ton de la maîtresse était celui de la complaisance, une question n'était pas posée implicitement : le sentiment de doute par rapport aux possibilités physiques de la domestique de réaliser les tâches ménagères. Car Madame était quelqu'un de très à cheval quand il s'agissait de l'entretien général d'une maison et s'attendait à ce que la villa soit mise en condition de propreté selon ses instructions. Et avoir comme bonne, une personne de petite taille, avec un corps émacié ne la reconfortait pas énormément. La maîtresse de maison était également carrée sur le respect de certaines règles de savoir-vivre entre domestiques et maîtres.

Les mois s'écoulaient et le ménage se déroulait sans heurts majeurs, sauf quelques verres qui se fracassaient aléatoirement sous les mains savonneuses de Noro. Madame ne s'esclaffait pas pour un verre de moins dans sa collection, mais la réprimandait si cette action inopinée devenait fréquente. Quant à Noro, elle adorait la

sensation mousseuse du savon, ou du liquide-vaisselle et peut-être qu'elle en profitait pour se débarbouiller un peu des crasses corporelles qui s'étaient incrustées dans ses bras et son visage, et que l'eau froide de la douche commune n'arrivait pas à débarrasser. Madame avait bien remarqué ce rituel anodin chez Noro, mais faisait mine de ne rien comprendre, elle avait un jour amassé tous les flacons vides et les a rechargés avec du gel douche acheté en vrac avant de les offrir à Noro qui les a pris machinalement en murmurant des remerciements à peine audibles.

En revanche, Noro, en côtoyant sa nouvelle maîtresse se laissait graduellement envahi par un sentiment d'ambivalence, d'un côté la fierté de servir dans une villa de luxe, et de l'autre un certain mépris vis-à-vis de la richesse étalée, et cela, malgré le fait que Madame lui remettait toujours des petites choses avant qu'elle s'en aille en fin de travail, vers les 14 h. Tantôt, c'était des vêtements et accessoires qu'elle ramenait de l'île Maurice, d'autres instances, c'était des petites gourmandises apportées par ses copines pour le goûter, sans compter bien sûr les étrennes. Elle considérait tous ces petits cadeaux comme un droit acquis, un devoir d'une riche envers une démunie. Elle était pleinement consciente que sa maîtresse se détachait des autres qu'elle avait connu jadis, par son comportement vis-à-vis d'elle. Avec ses autres patrons expatriés, elle devait être invisible et omniprésente à la fois ; et exercer cette dualité sans fléchir dans ses tâches de domestique s'avérait être une rude épreuve, et frétilait sa disposition émotionnelle. Madame, en dépit de la sévérité que portait sa voix quand elle lui ordonnait de se mettre à une besogne, ne déployait aucun intérêt à montrer une autorité incontestée envers Noro. Pour la Mauricienne, les balises étaient claires, pas la peine d'assujettir davantage les serviteurs.

Noro se fondait sagement dans le décor en s'imposant une discrétion profonde dans tous ses mouvements, dans tous ses gestes. Cependant, à chaque fois qu'elle croisait Monsieur, elle le saluait de manière chaleureuse, n'oubliant jamais de lui souhaiter de passer une bonne journée au bureau. Une salutation disjointe et diamétralement opposée à celle démontrée envers la maîtresse. Subitement un jour, Noro a commencé à ne plus dire bonjour à sa maîtresse, se mettant directement au travail qu'elle menait quand même avec une certaine hardiesse. Madame trouvait cela un peu perfide, mais n'accordait pas pour autant d'importance pour en susciter un débat avec la préposée et qui en toute occurrence lui boufferait de son précieux temps et énergie.

Les yeux de Noro pétillaient toujours quand elle était à proximité de son maître et noircissait lamentablement à la vue de la maîtresse. Depuis un certain temps, l'allure de Noro avait pas mal changé, elle chantonnait en mettant le linge à sécher et jetait des coups d'œil furtifs sur son apparence dans le grand miroir dans la salle de bain attenante de la chambre des parents, quand les occupants n'étaient pas aux alentours. Hors de son uniforme, elle s'accoutrait des vêtements moins fagotés que d'habitude et portait des escarpins plats en tissus aux pieds. Les tenues qu'affublaient Noro étaient manifestement inconciliables avec son salaire mensuel de trois cent mille Ariary, comme l'avait bien discerné la maîtresse mauricienne, et un beau jour celle-ci décida de lui poser la question sans ambages.

- Noro, c'est très joli ce que tu portes et je peux constater que c'est un vêtement quasi haut de gamme. Alors tu as fait comment pour te les procurer ?'

Noro, visiblement gênée par cette question, répondit par quelques balbutiements - Madame, je ne les ai pas achetés. C'est Monsieur qui me donne un petit à côté pour que je puisse envoyer quelques Ariary tous les mois à mon petit enfant qui vit en brousse avec ma fille veuve. Cet argent me permet aussi de faire mes courses un peu plus allègrement sans trop me soucier des lendemains.

Elle laissa échapper un sanglot étouffé pour cacher la malice qui se prononçait malgré elle dans sa petite voix de gamine effrontée.

La maîtresse fortement indignée d'être totalement mise à l'écart de cette situation burlesque, exclama

- Noro ! Comment t'es-tu permis de soudoyer Monsieur pour lui soutirer de l'argent ? C'est vraiment moche de ta part ! Monsieur est quelqu'un de très occupé professionnellement et avec tout ce que tu as comme boulot à la villa, tu as quand même pu dénicher un temps pour l'aborder, et cela en mon absence, pour lui quémander ? C'est inadmissible et je te prie de rentrer chez toi immédiatement. On verra tout ça demain.

Ce soir-là, l'épouse demanda des explications à son époux. Effectivement, le mari versait régulièrement quelques liasses de billets à la domestique, car celle-ci lui a fait part de son impécuniosité latente. Le maître des lieux en a éprouvé de la compassion pour cette domestique de 70 ans, qui était encore tributaire d'un emploi pour survivre. Aider les autres à sortir de leurs situations peu pécuniaires est bien entendu une action fort louable, sauf que dans ce cas précis, la maîtresse de la villa, était complètement occultée de cet arrangement peu commode entre le maître et la domestique.

Quelques jours plus tard, après une trêve de silence entre les deux protagonistes, la maîtresse demanda à Noro de lui emmener son écharpe beige qu'elle venait de repasser à l'instant car Madame devait sortir en cette après-midi hivernale. Noro, le visage crispé, lui tendit l'écharpe avant de déguerpir en toute vitesse, démontrant une agilité déconcertante pour une vieille de 70 ans. Grande fut sa consternation quand elle déroulait l'écharpe pour la passer autour de ses épaules de constater que le tissu fut pointillé avec de l'encre rouge. Quand elle regarda de plus près; ces points rouges s'apparentaient à des gouttes de sang avec une odeur métallique, typique du sang séché. Horripilée jusqu'au ras bord, elle se lança à la poursuite de la domestique qui s'était réfugiée dans un placard et lui tira par la ceinture de son uniforme.

- Noro ! c'est quoi cette bêtise ? Qu'est-ce que tu as fait de mon écharpe ?' s'écria-t-elle en lui foudroyant du regard.

Noro qui gigotait comme une bête noire en cage, restait muette et baissait les yeux. Madame eu beau lui exiger des explications, mais la domestique ne pipait aucun mot. Le mutisme dans lequel s'était enfermé Noro trahissait son forfait sans nul doute, car selon certaines coutumes du pays, le sang signifie un symbole fondamental de la sorcellerie, de communication avec le surnaturel, pour désamorcer, ou tout simplement anéantir l'ennemi. Et dans toute cette histoire, la Mauricienne était absolument ébahie de ce qui venait de se produire, et surtout depuis que la femme de ménage, avec qui elle pensait entretenir des relations cordiales,

la considérait comme une ennemie, son ennemie. Le sang glacé, Madame ordonna calmement à Noro de récupérer toutes ses affaires et de sortir de la villa pour ne plus revenir.

Le soir venu, l'épouse relatait à son mari, les larmes aux yeux, la frasque inacceptable de Noro. La maîtresse était traumatisée, trauma qui allait durer encore des mois à venir. Comment et pourquoi la femme de ménage avait commis un tel acte, était une question qui trottnait sans cesse dans sa tête depuis ce moment fatidique où elle découvrait les gouttes de sang sur son écharpe beige. L'époux la réconforta et lui fit part de ses intentions d'informer l'agence de service dès la première heure le lendemain pour la marche à suivre et plus essentiellement de trouver une remplaçante. Le lendemain, avant qu'il n'eut l'occasion d'appeler le prestataire de service, il reçut un coup de fil de l'agence lui demandant de se présenter à la branche située dans la capitale, dans les plus brefs délais. Le ton urgent adopté par son interlocutrice au téléphone présageait un mauvais augure. Il passa récupérer son épouse, et en deux tours de volants, ils arrivèrent à la réception de l'agence où ils furent dirigés vers une petite salle d'audience.

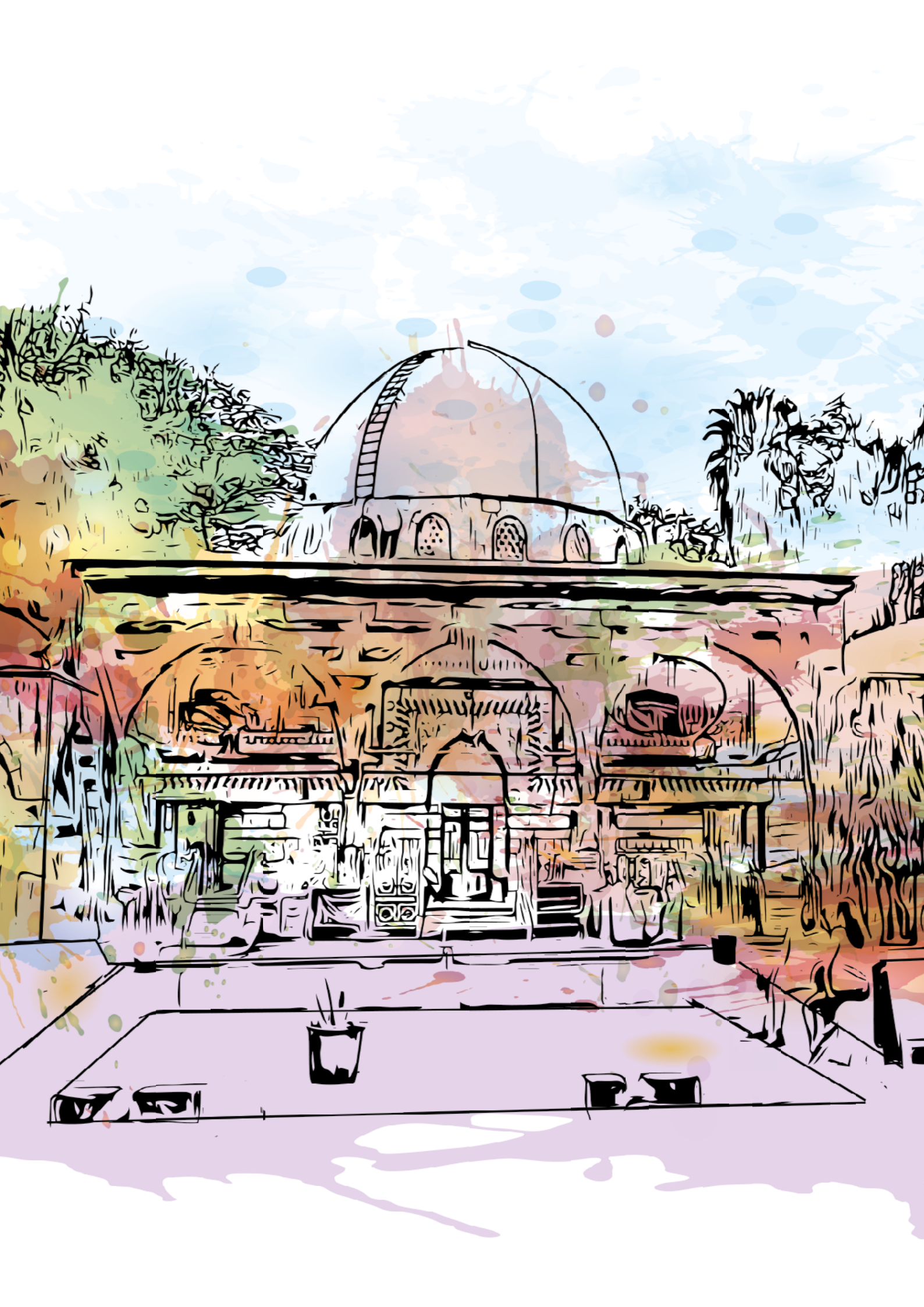
La responsable des Ressources Humaines, qui était déjà assise dans un fauteuil, leur annonçait d'une voix grave que la veille, Noro s'était ôtée la vie chez elle dans sa bicoque, et que la cause et l'heure du décès étaient, à ce stade, indéterminées. Aucun indice, aucune note, pour expliquer le motif de cet acte irréparable n'a été repéré sur les lieux du drame. L'hypothèse d'un meurtre n'a pas été avancée par les policiers mandés sur la scène, car Noro était connue pour être une petite bonne femme sans histoire, ne cherchant jamais des accrochages avec ses voisins. D'ailleurs, c'était le fils aîné d'un de ses voisins qui a donné le signal d'alerte quand il était venu déposer un peu de foin pour la vache. Il a alors aperçu la seule porte de la bicoque entrouverte et le corps inanimé de la femme de ménage au sol, sur le dos, et avec un mince filet de liquide blanche glissant de sa bouche.

Le couple mauricien, figé dans une stupeur, ne savait pas quoi dire. L'épouse prit quelques minutes pour se ressaisir et fit un récit de ce qui s'est produit la veille avec l'écharpe pointillé de gouttes de sang et le renvoi de la domestique en conséquence. Sa voix brisée, elle ajouta que Noro, ne montrait à aucun instant, des tendances dépressives ou suicidaires. La responsable des Ressources Humaines écouta attentivement l'épouse.

- Madame, je comprends votre désarroi par rapport au décès de votre bonne. Au sein de notre agence, c'est la première fois qu'on se voit confronté à ce genre de situation et en toute franchise, on est aussi décontenancé que vous l'êtes. Comme Noro était notre employée, notre politique préconise un recours légal avec le concours de la famille de la défunte pour établir la véracité des faits, et si oui ou non, il y a eu vraiment un suicide, ou c'est un meurtre masqué en suicide. De ce fait, je vous prie, si possible, de limiter vos déplacements hors du pays, le temps que l'enquête soit bouclée.

En rentrant chez eux en silence du tombeau, le couple mauricien réalisa que la vie sur Tanà ne sera plus comme avant et que les voyages professionnels seront également freinés en attendant l'aboutissement de l'enquête. Une enquête qui pourrait facilement prendre de nombreux mois, voire des années, avant d'en sortir du concret.

Voilà une bien étrange histoire ; celle d'une femme de ménage qui, après une embrouille avec sa maîtresse, décida de se suicider. Un suicide qui, certes aura mis une fin aux déboires quotidien de Noro, car la vie lui était trop décadente, mais un suicide qui sera maintenant un commencement à toute une chaîne de calvaire que va vivre ce couple d'expatriés, un couple sans histoire.



LE SYRIEN

Adeet Thannoo

« *Moi, mon âme est fêlée, ...* »

Baudelaire, La Cloche Fêlée, Les Fleurs du Mal.

Kuala Lumpur, c'est ma douleur qui commence à devenir insoutenable. J'étais au milieu de la grande rue, au milieu des lumières et du bruit des trompettes, d'innombrables gens en procession pour fêter Noël. On chantait, on vous criait des vœux, on vous pulvérisait de serpentins en bombonnes. Au milieu de cette liesse, ma lancinante sciatique au bas du dos à gauche, tout le long de la jambe, et des picotements au plat des pieds. Mon vieil âge, mon surpoids et ma souffrance m'en imposaient, mais je souriais à tous ces visages qui me souriaient, qui me lançaient des boutades. Oh ! je prenais plaisir à ce bain de foule, mais moi qui n'avais personne, je mesurais d'autant plus ma solitude.

J'étais étourdi par tous ces gens de toute évidence de pays nombreux qui descendaient la rue au même pas empressé, tout ce bruit, toute cette joie. Mais je ne pouvais être emporté : j'avais un boulet au pied. Je les regardais me dépasser et partir au bas de la rue vers les gratte-ciels illuminés des hôtels Four Points, Royal Bingtan, les tours jumelles et leurs antennes clignotantes, et le ciel clair étoilé. J'avais prévu de terminer la nuit tranquillement au bar de mon hôtel, mais avant, je devais passer à une agence de voyage réserver mon billet pour Hanoi, demain.

Qu'avais-je espéré en entreprenant ce voyage ? Kuala Lumpur, Hanoi, Dubaï et retour à Maurice. Comme tous les autres, comme tout le monde, le dépaysement je pense. Voir du pays, d'autres paysages, d'autres monuments, d'autres croyances, d'autres rites et rituels, mais surtout la rencontre ; d'autres visages, d'autres histoires, d'autres regards, d'autres voix. Pourtant, au bout de deux semaines de pérégrinations, je n'avais rencontré partout que de la courtoisie. De la gentillesse. De la distance surtout. C'est pareil à Maurice. Si notre célèbre sourire reste authentique, nous avons aussi appris à ériger autour de nous un récif de méfiance et de raison contre lequel vient se briser tout élan du cœur.

La seule personne qui s'était peut-être intéressée à mon moi intérieur, c'est ce vieux serveur tamoul de resto qui m'avait approché au pied des caves de Batou. J'étais assis sous le couvert de la varangue à l'abri d'une fine mais persistante pluie et je regardais l'imposant dieu Venkateswara haut de 108 pieds tout doré et les plus de deux cents marches en pente raide à gravir pour arriver aux caves qui me faisaient une promesse de splendeurs à l'intérieur, et il m'a approché.

Dans un hindi très approximatif, il m'a demandé si je faisais un pèlerinage pour être débarrassé de mon surpoids. Comme la communication s'avérerait difficile si j'entrais dans les détails, je lui ai fait signe que, oui. Alors, compatissant, il m'a assuré que je serais exaucé, que Venkateswara me bénirait là-haut. Malgré le harcèlement de ma sciatique, j'ai gravi, sous la fine pluie, une à une, toutes les marches. Là-haut, rien ! Rien qu'une cave ruisselante d'humidité et quelques idoles en béton armé peintes à l'huile. J'étais déçu. Profondément déçu.

Quand je suis descendu, j'ai revu le vieux serveur occupé avec des clients. Je me suis dit qu'il était au fond, peut-être le seul à m'avoir béni. Je gageais que sa bénédiction s'exaucerait d'une manière ou d'une autre. C'est le don des gens simples.

Je suis resté là, un moment, au milieu de la rue vidée, des serpentins et des confettis perdus. Les lumières des néons dans les yeux. Les trompettes se perdaient dans la nuit. Les voitures se remettaient à revendiquer le boulevard. Et j'ai repéré entre deux magasins, une enseigne d'agence de voyage au pied d'un étroit escalier qui ne payait pas de mine. Je n'avais aucun à priori, donc, je suis monté, douloureusement, jusqu'au premier ; pour ne pas faire mentir l'adage selon lequel Kuala Lumpur est la cité qui ne dort jamais, c'était ouvert. J'étais rassuré, car j'étais essoufflé, je souffrais et avoir fait tout ça pour rien aurait été désespérant.

Une femme assez jeune était assise à un bureau. C'était probablement une Arabe, de par ses traits ; et elle portait une sorte de hijab. Elle était seule. Après les salutations, elle m'a invité à m'asseoir, ce que j'ai fait avec une vive gratitude non feinte. S'asseoir en restant appuyé du bras gauche à la table ; ce qui enlevait un peu la pression sur le pelvis ; était inélégant, mais un tel soulagement. Je regardais la femme, elle ne se souciait pas de moi, elle était absorbée par quelques tâches qu'elle accomplissait sur son portable. Elle était belle d'une beauté grave, triste, comme si elle avait pleins de souvenirs dans la tête qu'elle supportait mal. Le regard dur de celles qui ont mené des combats perdus d'avance. Je me demandais comment elle avait atterri là, dans ce bureau médiocre aussi loin de chez elle. Je lui ai dit en anglais,

- You're arabian... (Vous êtes arabe...)
- No. (Non).
- I thought, because of the... (Je croyais, à cause de...) j'ai eu un geste sous-entendant le hijab.

Elle a eu un sourire charmant et elle m'a regardé de ses beaux yeux bleus.

- People often get confused, it's not a hijab, it's a snood. The israeli woman must always cover her head. It's tradition. (Les gens souvent se trompent, ce n'est pas un hijab, c'est un snood. L'Israélienne doit toujours se couvrir les cheveux. C'est la tradition.)

Je ne m'expliquais pas son sourire espiègle. Mais son charme éclairait et agrandissait le bureau exigü.

- You're israeli ? (Vous êtes israélienne ?)
- Yes. (Oui.)

J'ai laissé échapper,
– Ben, ça alors !

Elle a tout de suite répliqué en français,
– Vous parlez français ?!
– Comment vous vous appelez ?
– Je m'appelle Batia, ce qui signifie fille de Dieu.

Elle parlait un joli français parisien. Elle a pris un grand thermos au pied de son bureau et nous a versé deux grands gobelets de café tout chaud. Elle avait fait ses études en France et son grand amour pour un Juif français l'avait poussé à l'épouser et à s'installer loin de son pays. L'histoire des gens m'a toujours été d'un grand intérêt. J'étais curieux de connaître le cœur de son histoire, le secret enfermé dans l'amulette. Je la jaugeais, elle était beaucoup plus jeune que moi, et je sentais que perdue dans la foule de Kuala Lumpur, elle aurait envie de se confier et je la pressais.

Son mari meurt, tué par les djihadistes salafistes et les Touaregs sur le front de l'Adrar Tigharghar, dans l'Adrar des Ifoghas, lors de l'opération Barkhane au Mali. Dans le désert du Sahel. Son corps n'a pu être rapatrié. Il était tombé tête en avant sur une mine improvisée antipersonnel...

– Le coup de gomme. Tous ces endroits que m'ont solennellement soulignés les deux officiers venus m'annoncer la nouvelle m'ont semblé vides, une page blanche. Où est-ce qu'il était mort ? Qu'était-il devenu ? Papillon ? Cendre ? Bouillie ? Poussière ou sable ? Du vent ? La guerre ne tue pas seulement, elle vous vole votre vie et vous laisse au milieu d'un désert.

À ce moment, un jeune homme est entré. Je pensais encore au ton uni dans lequel elle avait dit tout ça, elle ne se laissait pas emporter par ses sentiments, elle gardait le menton droit et les yeux clairs. Des yeux qu'elle a détournés vers l'arrivant. Tous les deux avaient ce même regard de défi envers la vie. Des êtres affranchis du banal, lourds d'histoire. J'en avais deux maintenant. Dont je devinais la complicité. Complicité si puissante entre ces deux personnes d'âges si différents ; je l'imaginai lui, entre 23 et 24 ans, et elle, entre 35 et 36 ans... Une étrange intrigue attisait là, mon engouement pour les âmes blessées. Des albatros que je les appelle comme celui de Baudelaire. « Gauche(s) et veule(s) » au milieu de la bêtise humaine qui les blesse et les raille, et « rois de l'azur » dont les grandes ailes planent sur la souffrance, l'embrassant avec pas moins d'effronterie que les poètes.

Le jeune homme s'est mis derrière le deuxième petit bureau, mais avant qu'il ne s'assoie elle a engagé avec lui un échange rapide dans une langue que je n'ai pas pu reconnaître. Était-ce de l'israélien ? Pour moi, ça avait l'air du portugais... Ça aurait pu être quelque dialecte arabe...

Batia s'est levée et le jeune homme a pris sa place. Il m'a demandé où je voulais aller, quand. Classe. Il a cherché sur son ordinateur, a fait mon billet, j'ai effectué le paiement, il m'a donné un imprimé de mon billet... Quand je me suis levé, il s'est levé aussi et j'ai compris, dans la petite valse de nos corps dans cette étroite piste, qu'ils partaient aussi.

– Vous partez-aussi ? Vous ne veillez pas avec la ville ?

- Non. Il ne va venir personne. Sinon, tant pis.
- C’est votre boîte !
- Mais non, le patron c’est un gros riche qui roupille en ce moment.

J’ai eu une vague de panique. Il restait encore une longue nuit à traverser. Je ne voulais pas rentrer. Mais plus que cela ou les deux choses ensemble voulait que je tente de rester en leur compagnie pour lever le voile sur ce qu’ils cachaient. Deux individus du Proche-Orient incognitos dans le cœur de Kuala Lumpur au fond d’une agence de voyage minable... Je savais que je m’imposerais sans vergogne, mais à mon âge et dans ma situation, un refus humiliant aurait été sans importance.

- Vous ne voulez pas que je vous offre un verre ?

Ils se sont regardés un moment et ont répondu oui, tous les deux. Dans le long escalier, Batia a enlevé son snood d’un geste de cinéma faisant rouler ses cheveux avec volupté sur ses épaules en me faisant un clin d’œil. Je les suivais péniblement. Mais le bar était de l’autre côté de la rue. On était vite arrivé et on s’est trouvé une table au fond. Une table basse avec des fauteuils. Batia était assez familière avec Maurice, elle en avait entendu parler : nos plages surtout, c’est ce qui nous rapproche. Nous avons tous les deux les plus belles plages du monde. Les immenses plages des trois mers d’Israël ; la Méditerranée, la Mer Rouge et la Mer Morte ; et nos petites plages blanches tout autour de l’île, nous les battons d’une frontière bénie.

- Et, toi, tu es israélien aussi ?

Je dandinais de la tête, car il n’en avait pas l’air. Il a haussé les épaules, a renversé la tête en arrière. Il réfléchissait.

- Vous pensez quoi ? que je suis un Paki... ein ? J’ai la tête d’un Paki vous savez, d’un Paki ou d’un Indien. Ils sont beaux les Pakistanais, bien plus beaux que nous... et ça, ça me protège. Je crois que c’est un don de Dieu, une chance peut-être de m’en sortir Je ne devrais pas vous le dire, mais, je ne sais pas pourquoi... Enfin... Je suis syrien.

Il avait fui son pays, il avait fui la guerre. Ça n’allait pas s’arrêter de sitôt et son retour était très aléatoire et cet enfant était écrasé par sa douleur. C’était un moment triste de notre nuit, et les deux ou trois verres que nous avions pris déjà ne faisaient qu’accentuer à chacun nos amertumes. Mais c’était cette souffrance même qui nous agglutinait, qui nous réchauffait le cœur. Trois inconnus, trois étrangers loin de leur pays, trois amis, trois solitudes qui brûlaient simultanément leur essence en se regardant en face. Lampant tranquillement dans un coin sombre de la nuit festive de Kuala Lumpur.

Une guerre pour des graffitis d’enfants, c’est comme ça qu’il formulait la terrible absurdité de ce qui arrivait dans son pays. Les enfants en ont payé le prix, tous les enfants, les adultes aussi, mais il semblait que cela ne suffisait pas... Avant la guerre civile, on sentait arriver on ne savait pas trop quoi. Un sentiment d’imminence. Mais on vivait la vie telle qu’elle était donnée. Ses petites sœurs allaient acheter de l’ail, des fèves, des navets, du riz à l’épicerie du coin. Son père choisissait la viande d’agneau dans la vitrine du boucher dans la ruelle d’en haut. En descendant la rue vers la maison, les cafés décorés d’écrits coraniques suspendus ou collés sur le mur, sont animés, il s’en échappe les voix des joueurs de backgammon et le parfum

entremêlé des narguilés, du café et du chaï. L'ambiance si particulière du Moyen-Orient. Plus bas, c'est la maison, le parfum de la farine et du fromage, du boulghour qui cuisent.

Mais ses deux frères déjà, avaient rejoint la FSA qui avait juré d'en finir avec Bashar el-Assad sous le commandement du colonel Riad al-Assad. C'étaient des jeunes hommes solides et bourrus. Des sourcils fournis et des yeux déterminés.

S'il était beau comme un Pakistanais Ahmed, ses sourcils bien fournis, à lui, ne lui enlevait rien de son charme. Charme sombre qui repassait en revue ce pauvre bonheur perdu. Ses yeux voyaient les bâtiments de béton construits les uns sur les autres avec ou sans crépissage, au gré des besoins, quand il y avait de l'argent, mais habités par tant de voix d'enfants, de sourires, de rires, de petites disputes, autant de soleil dans les rues étroites en temps de paix.

À l'instant, c'était ce soleil qui lui brûlait les yeux remplis. Il a allumé une cigarette, nous avons fait pareil. Batia regardait ailleurs. La musique dans la pénombre du bar était douce, une plainte, une voix de femme d'ici, un slow. Je cogitais lentement dans le flou du whisky, de la fumée des cigarettes ; comment un enfant comme lui avait-il fait pour quitter sa ville, son pays, sa famille, les femmes de sa famille, pour échouer si loin. Je tirais sur ma cigarette ; en fait, d'où venait-il ?

– Je suis de Daraa.

J'ai sursauté. C'était comme s'il avait lu mes pensées. Si la télépathie existe, c'est sûrement un cri d'une âme à une autre.

– C'est là que tout a commencé. C'est là, les graffitis, l'arrestation des 15 jeunes, c'est là, la marche pacifique pour les libérer, les coups de feu sur les manifestants ; c'est à ce moment que la Syrie a rejoint le Printemps Arabe et que notre vie déjà précaire a basculé dans l'horreur.

Quand la FSA a pris Daraa à Bachar al-Assad, je crois qu'il est devenu fou. Il a vu rouge. C'était un tel camouflet après les tueries des graffitis. La sauvagerie de l'attaque de l'armée syrienne était à la mesure de ce sentiment d'humiliation. Les chars anti-aériens ont pilonné les bâtiments de la cité jusqu'à qu'il ne reste plus que des décombres et une aveuglante poussière âcre. Sous les gravats d'une moitié de building effondrée, on a retrouvé le cadavre de son frère cadet, Nahid, la mitraillette au poing.

Dans la poussière qui ne finissait pas de se tasser, il a vu son père pleurant comme un enfant tout en portant le cadavre de son fils à bout de bras.

Le deuil ne faisait que commencer. Les lamentations des femmes pénétraient sans retour dans les gouffres des maisons éventrées. Jusqu'à ce qu'on s'arrête de se lamenter, épuisé ; jusqu'à qu'on se terre au fond des murs précaires. Cette poussière allait pourtant enfin se tasser après quelques jours de trêve, et un matin clair et sourd, le père qui marchait d'un pas résigné vers l'épicerie s'écroule d'une balle dans le dos.

Le fils aîné, Naïm, s'est tu et après les funérailles, est retourné à son poste au FSA, toujours sans prononcer un mot. L'armée de l'opposition a repris ses activités avec force, protégeant les protestataires dans certaines parties de la cité. On rapportait que Naïm dirigeait les frappes de ses troupes avec une précision chirurgicale. Bientôt, la FSA contrôlait au moins le district d'Al-Balad. Le tribunal de la ville, quartier général du parti Ba'ath et le building de Syriatel du cousin de Bachar al-Assad, Rami Makhoulf étaient incendiés. Une balle de sniper en plein milieu du front a arrêté net l'élan de Naïm.

– La guerre est finie pour vous. Tu es le dernier fils de Ghafour, il faut que tu t'en ailles. Tout laisser derrière. Fuis mon enfant. Ils veulent ta peau. La peau de tous ceux qui soutiennent la FSA. Nous exterminer tous. Nous tes oncles, nous restons pour veiller sur ta mère et tes sœurs.

Dans le noir du bar, cet enfant venait de dérouler le film d'une vie où s'est enroulée l'horreur ; pour autant, sa souffrance ne s'arrêtait pas là. Il attendait toujours que sa mère et ses sœurs soient acheminées vers Kuala Lumpur, il attendait des nouvelles qui ne venaient pas, il attendait jours allants jours venants leur retour, suspendu à l'espoir chancelant qu'il ne leur était rien arrivé.

Par contre, des nouvelles arrivaient sur des enfants-soldats recrutés par la FSA, d'exécutions sommaires, de jugements par la tombe.... De crimes de guerre par la FSA : que penser, qu'est-ce qui s'est passé ? Le souffle du démon s'est-il emparé des esprits dans son doux pays !

Terrassé par l'angoisse, abruti, ce jeune homme s'est mis à sangloter.

– Est-ce une faiblesse monsieur, est-ce une faiblesse Batia pour un homme de pleurer ?

Batia a mis sa main consolatrice sur la sienne et petit à petit, il s'est calmé.

– Je ne sais pas pourquoi il vous a parlé à vous. Jusqu'ici, moi seule je connaissais son passé. Parce qu'en outre, il vit dans la peur constante d'être reconnu. Si ça arrive, c'est un homme mort. Ils ne lui feront pas de cadeau. La vengeance n'a qu'un œil. Et parmi les ombres de ce bar, il y a peut-être quelqu'un qui le traque.

Je me sentais écrasé par cette confiance, cette confiance, cette histoire trop lourde pour un cœur. Un cœur seul. Je la regardais, tourmenté d'être admis au cœur de ce secret troublant.

– Vous voulez savoir ce que nous faisons ensemble ? On se soutient. On s'épaulé, de toutes les façons qu'on peut.

J'avais le regard vide.

– Vous êtes un homme curieux. Il me semble que vous vivez en meublant votre solitude de celle des autres. Vous avez besoin d'amitiés. Vous savez pourtant que la solitude est irréductible...

– C'est ce que vous faites aussi ! C'est ce que font tous. Moi, à cause de mon âge, cela a l'air moins opportun. Mais il n'y a pas d'âge pour se savoir seul sans rédemption possible.

– Vous avez raison...

Je l'ai regardée avec insistance. Elle a pâli. J'ai compris dans un instant, le sens du mur des lamentations. J'étais ce mur aujourd'hui. Il me fallait pour eux, mais pour moi aussi, recueillir le dernier mot de souffrance.

– Votre solitude, à vous, elle est faite de quoi Batia ?

Elle a eu un sourire amer.

– Quand mon mari est mort, ma belle-famille a obtenu la garde exclusive de mon fils de 8 ans sous prétexte que je menais une vie dissolue, trop éloignée des valeurs et des traditions juives et de la famille. Je me suis rendu compte que j'étais toujours considérée comme une étrangère dans ce pays. La douleur est devenue insoutenable. Je me suis exilée, ici. Et j'ai trouvé Ahmed.

Nous avons parlé longtemps tous les trois. La nuit se déclinait en bruits intermittents de feux d'artifices.

– Au 7^e siècle, Daraa, alors l'Aadhri'at du califat d'Abu Bakr avait une forte population juive qui fêtait librement Rosh Hashannah avec des feux de joie signalant à ceux de Babylone et Palestine, le début du nouvel an.

J'ai acquiescé, je le savais. L'alcool commençait à nous griser et nous étions contents qu'on puisse voler au temps un peu de bonheur de temps en temps...

– C'est là que sont enterrés Eldad et Medad, d'ailleurs.

La musique du bar est devenue plus bruyante. Je commençais à ressentir la fatigue et une pique de douleur plus acerbe au bas du dos, alors je les ai quittés. Nous n'avons pas échangé nos numéros, c'était plus prudent. Quand je sortais du bar, je me suis retourné pour les regarder une dernière fois. Ils s'embrassaient tendrement dans la pénombre.

J'ai suivi la rue vers mon hôtel. Il était près de quatre heures. La ville ne donnait aucun signe qu'elle voulait aller dormir. Il y avait un bruit ambiant soutenu, des artistes dessinaient aux crayons les visages des touristes ravis, des tables installées contre les magasins vendaient des articles aux puces. Et à un tournant, le long d'une rue adjacente à laquelle je n'avais prêté aucune attention pendant le jour, une suite éclatante de spas thaï avec de jeunes filles et garçons qui vous hélaient avec des sourires on ne peut plus charmants.

Je me suis laissé convaincre. J'ai expliqué à la jeune fille qui allait faire mon massage que je souffrais d'une sciatique et qu'elle devait faire attention. À un moment, j'ai senti qu'elle appuyait justement sur mon point douloureux. J'allais crier pour conjurer la douleur, arrêter son geste, mais inopinément, il n'y avait pas de douleur, rien que le sentiment d'un glissement entre mes os. Et ma sciatique de tant d'années était partie. Je me suis levé parfaitement mobile, je marchais sans contrainte, sans douleur. Un miracle. Une bénédiction.

